la lettre powysienne

numéro 31 – automne 2016

Sommaire

Editorial . . . . . p. 1
To the Ditchling Road, John Cowper Powys . . . . . p. 2
A la route de Ditchling: Invocation, John Cowper Powys . . . p. 3
Au commencement était l'estrade, Nordine Haddad . . . . p. 4
At the beginning was the lecture platform, Nordine Haddad . . p. 5
Recalled to Life, Peter J. Foss . . . . . p. 8
Rappelé à la Vie, Peter J. Foss. . . . . p. 9
A new book on Theodore, Jacqueline Peltier p.18
Un nouveau livre sur Theodore, Jacqueline Peltier p.19
A poetic interlude... , John Cowper Powys, Glen Cavaliero . . . p.22
Entr'acte Poétique... , John Cowper Powys, Glen Cavaliero . . . p.23
A brief meeting with Phyllis Playter, Jean-Pierre De Waegenaere . p.26
Une brève rencontre avec Phyllis Playter, Jean-Pierre De Waegenaere p.27
John Cowper Powys and the Misfit Messiah (Part II), Patrick Quigley . p.34
John Cowper Powys et le Messie Inadapté (2ème partie), Patrick Quigley p.35
Suspended Judgments traduit... , Fabrice L'Official p.46
Suspended Judgments translated... , Fabrice L'Official . . . p.47
Les frères Powys: liste des titres traduits en français (28 août 2016) . p.48
La Libre Belgique à la publication des *Enchantements de Glastonbury* p.52
A note to Subscribers / Une note aux abonnés

Traductions et photographies de J. Peltier sauf indication contraire

Translations and photographs by J. Peltier unless otherwise indicated

Site Internet de *la lettre powysienne*:

http://www.powys-lannion.net/Powys/LettrePowysienne/PowysLettre.htm

Editorial

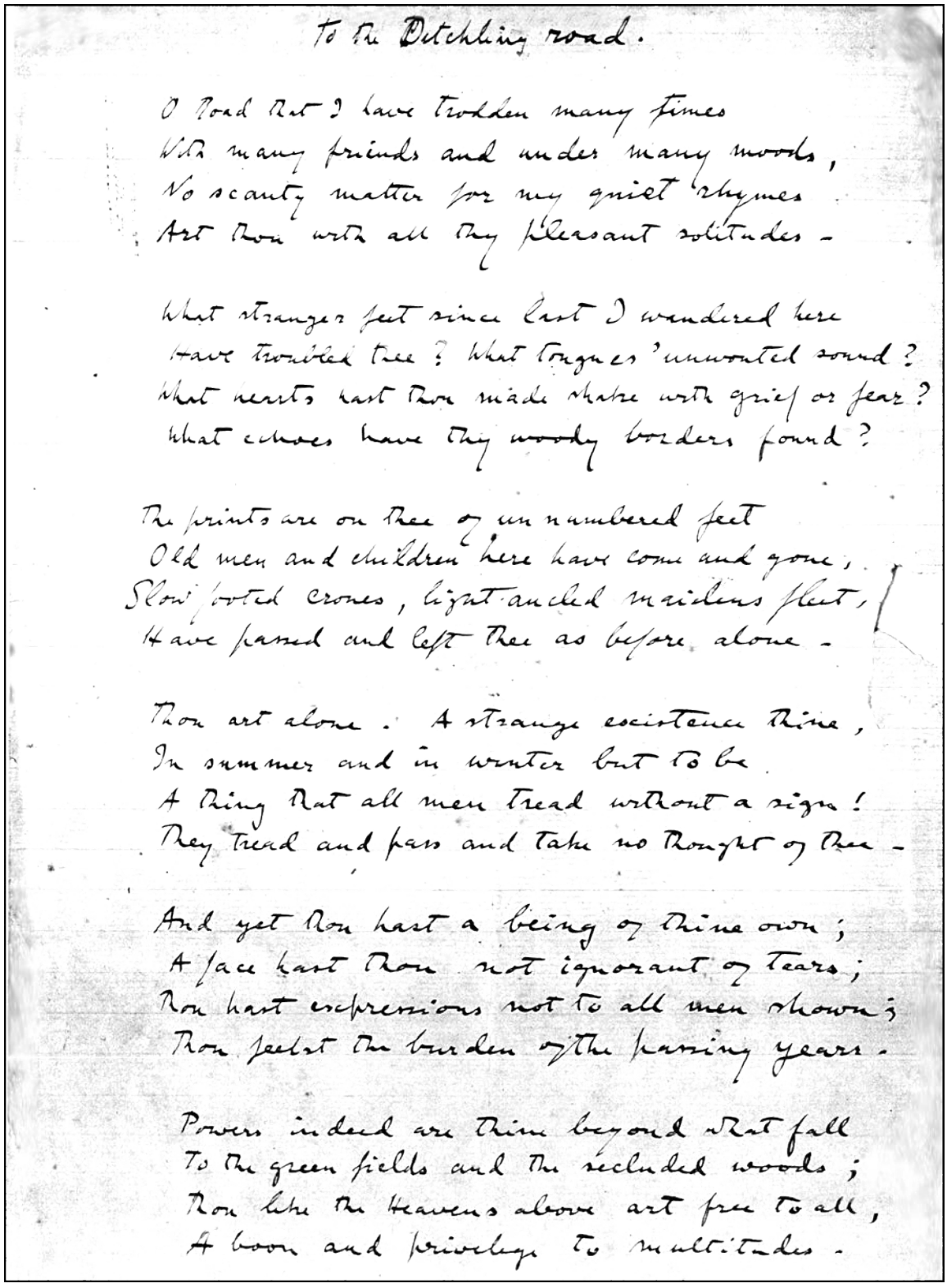
1916 fut une année décisive pour les trois frères. L'année précédente John Cowper avait écrit à Llewelyn, suggérant que ce serait formidable que les frères se rassemblent pour écrire un livre: "J'adore l'idée que nous demeurions ensemble pour la postérité, comme nous l'avons été pendant notre vie!" Comme nous le savons, deux seulement réagirent à sa proposition. Theodore écrivit *Soliloquy of a Hermit*, publié séparément, et Llewelyn joignit ses souvenirs au texte de JCP pour *Confessions of two brothers* (tr. 1992 *Confessions de deux frères*), publié aux Etats Unis la même année que *Suspended Judgements* (tr. 2016 *Jugements Réservés*). Dans ce numéro de *la lettre* nos lecteurs pourront lire des articles sur chacun des trois frères, grâce à la publication d'un nouveau livre fort important sur Theodore par le professeur Jamoussi, du Journal 1911 de Llewelyn, précédé d'une longue introduction de Peter Foss, qui comprend de fascinantes évocations de la campagne autour de Montacute et du presbytère, ainsi que du monde d'avant 1914 qui avait été le leur. On peut également lire un croquis plein de verve du célèbre conférencier en pleine action, tel qu'imaginé par Nordine Haddad. Un autre aspect de John Cowper apparaît dans un poème curieux et attachant sur un sujet des plus original, la célébration d'une petite route de campagne que John Cowper dut certainement arpenter bien des fois quand il habitait dans le Sussex. Grâce à la générosité de Jean-Pierre De Waegenaere, nous avons pu inclure les quatre lettres qu'il reçut de Phyllis Playter, après une visite qu'il lui avait faite en 1976 à Blaenau Ffestiniog, lettres qui révèlent sa personalité, mais aussi sa solitude. Enfin, tous ceux qui ont été passionnés par les aventures de Jack White seront heureux de lire la deuxième partie de l'article sur sa vie mouvementée et ses liens avec John Cowper.

ooooooooooooooooooo

1916 was a momentous year for the three brothers. In 1915 John Cowper had written to Llewelyn, suggesting that they all six write a book together: "I love the idea of all of us going down to posterity together, even as we have lived!" As we know, only two responded, Theodore with *Soliloquy of a Hermit*, published separately and Llewelyn, who added his reminiscences to JCP's text in *Confessions of two brothers*, the same year *Suspended Judgements* was published in the United States. In this issue of *la lettre* our readers will read articles on each of the three brothers, thanks to the publication of a new major book on Theodore by Professor Jamoussi, and of Llewelyn's *1911 Diary* with an introduction by Peter Foss which includes fascinating evocations of the countryside surrounding the Vicarage, as well as of the pre-war world which had been theirs. We also have a lively sketch of the celebrated lecturer in full action, as imagined by Nordine Haddad. Another side to John Cowper is provided by a curious and touching poem on an original subject, the praise given to a country road he trod many a time when living in East Sussex. Thanks to Jean-Pierre De Waegenaere's generosity, we include the four letters he received from Phyllis Playter after he had paid her a visit in 1976, which reveal her personality but also her solitude in that austere Welsh town. And all those who were thrilled by Jack White's life will be happy to read the second part of Pat Quigley's description of this adventurous man's life and of his links with John Cowper

To the Ditchling Road[1]

John Cowper Powys



To the Ditchling road.

O Road that I have trodden many times
With many friends and under many moods,
No scanty matter for my quiet rhymes
Art thou with all thy pleasant solitudes -

What stranger feet since last I wandered here
Have troubled thee? What tongues' unwonted sound?
What hearts hast thou made shake with grief or fear?
What echoes have thy woody borders found?

The prints are on thee of unnumbered feet
Old men and children here have come and gone,
Slow footed crones, light-ancled maidens fleet,
Have passed and left thee as before alone -

Thou art alone. A strange existence thine,
In summer and in winter but to be
A thing that all men tread without a sign!
They tread and pass and take no thought of thee -

And yet thou hast a being of thine own;
A face hast thou not ignorant of tears;
Thou hast expressions not to all men shown;
Thou feelst the burden of the passing years.

Powers indeed are thine beyond what fall
To the green fields and the secluded woods;
Thou like the Heavens above art free to all,
A boon and privilege to multitudes -

[1] My thanks to Robert Carrington for the scan of manuscript.

Photo facing page of Ditchling Road (B2116). The higher ground on the right is a bridleway enabling riders and walkers to travel between Allington Lane and the bridleway at Courthouse Farm without having to use the busy road. *Courtesy Simon Carey, CC BY-SA 2.0, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=14313788*

A la route de Ditchling: Invocation[1]

John Cowper Powys

O Route que j'ai foulée maintes fois
Avec bon nombre d'amis, sous bien des humeurs,
Sujet dérisoire pour mes rimes modestes
Tu ne l'es guère avec toutes tes aimables solitudes.

Depuis qu'ici j'errai quels pas plus insolites
T'ont affectée? Le son inhabituel de quelles langues?
Quels cœurs as-tu fait trembler de chagrin ou de crainte?
Quels échos tes lisières boisées ont-elles trouvés?

Tu portes les empreintes d'innombrables pieds,
Vieillards et enfants ici sont venus et repartis,
Vieillardes aux pas lents, lestes filles à la cheville légère,
Sont passées et de nouveau t'ont laissée seule.

Tu es seule. Etrange existence que la tienne,
Etre, été comme hiver, seulement une chose
Piétinée par les hommes impassibles, tous!
Ils marchent et passent et n'ont pas une pensée pour toi.

Et pourtant tu as un être qui n'est qu'à toi;
Tu as des traits qui connaissent les larmes;
Tu as des expressions non révélées à tous;
Tu sens le poids des années qui s'enfuient.

Tes pouvoirs sont en vérité au-delà de ceux
Qui reviennent aux vertes prairies et aux bois retirés;
Comme en haut le firmament tu es donnée à tous,
Bénédiction et privilège pour les multitudes.

[1] Photo de Ditchling Road (B2116). La piste cavalière un peu en hauteur sur la droite permet de relier Allington Lane et la piste cavalière à Courthouse Farm à pied ou à cheval sans passer par la B2116 elle-même, route de nos jours à forte circulation. *Courtesy Simon Carey, CC BY-SA 2.0, https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=14313788*

Au commencement était l'estrade

> Il est vain d'essayer de dissimuler qu'au départ la Nature a fait de moi un acteur.(412)[1]
> John Cowper Powys

AU COURS DE L'ETE 1922, Charlie Chaplin tourne *Le Pèlerin* à Hollywood, dernier film de la série First National. Il y joue le rôle d'un forçat évadé déguisé en clergyman. John Cowper Powys est à Los Angeles pour une série de conférences. Accompagné de Jessica Colbert, son imprésario de la côte Ouest, il visite le studio du metteur en scène, prend le thé avec Chaplin et note dans son *Autobiographie* : "Ce fut la seule fois où je mangeai en Amérique des tartines beurrées vraiment *fines* !" (464)

Powys a pour Chaplin "une adoration qui confine à l'idolâtrie" (428). L'Amérique rabelaisienne et paillarde des burlesque shows l'a déçu. Le gosse de Kennington lui paraît en comparaison aussi raffiné qu'un Dickens. Il y a chez John du Lawrence Sterne et du Charles Lamb. L'humour de début de lynchage l'indigne. Les infirmes et les idiots sont pour lui des êtres sacro-saints, et il "suffoque" au seul fait de les voir, fût-ce sur la scène d'un burlesque, battus ou sujets aux railleries. Au comique aristophanesque, John associe la *légèreté* : Chaplin est l'homme le plus léger du monde !

Mais John Cowper et Charlie Chaplin ont en commun plus qu'une sympathie chaleureuse pour les dieux déguisés des bas-fonds : ils sont acteurs. Deux épouvantails clownesques, émules d'Arlequin, Polichinelles de corps. Les deux hommes soutiennent la cause cicéronienne de l'éloquence d'un bout à l'autre du pays, Chaplin dans les salles de cinéma, Powys sur l'estrade du conférencier. La presse eût-elle pressenti le rapprochement, les titres auraient fait sensation : *Chaplin-Cowper* : *le Vagabond du Monde et le Saint du Moyen-Âge ! Ézéchiels itinérants ! Les faux prophètes plaidaient pour l'"essentielle Renaissance de la Vie" !*

Très vite pourtant, l'histoire brouille les cartes. Lors de la première du *Pèlerin*, Chaplin ameute la société puritaine des États-Unis. Les bonnes âmes s'interrogent : ce Jocrisse poudré ne serait-il pas, après tout, un dangereux révolutionnaire ? John, de son côté, déclenche "une belle bagarre" à Youngstown lors d'une conférence sur Dostoïevski, incapable qu'il est de dissimuler un mouvement de "farouche sympathie" pour la cause bolchévique. Le Gallois de conclure simplement : "On ne m'a plus jamais demandé de prendre la parole dans cette ville." (472)

Sur l'estrade, John le beau parleur a l'éloquence d'un père Mapple melvillien. C'est un véritable *phénomène*. Il tient tous les rôles : du vicaire aux thèses bolchéviques à l'apôtre du bonheur, en passant par l'ouvrier rebelle ou encore le métaphysicien hédoniste. Du club féminin de Madison, New Jersey, au Labor Temple de la 14th Street à New York, il faudra vingt-cinq ans au délégué de l'Oxford University Extension pour raccrocher sa robe de conférencier.

Tout commence au cours de l'hiver 1904-1905 à bord d'un paquebot de la Cunard, l'*Ivernia*. Invité à donner une série de conférences sur l'estrade du Nouveau Monde, John a embarqué à Liverpool direction New York. En mer d'Irlande, il se prend pour un messager des dieux, un porte-parole de Carbonek

[1] Les numéros de page entre parenthèses se réfèrent à l'édition Gallimard d'*Autobiographie* de 1965, tr. M. Canavaggia.

At the beginning was the lecture platform

> There is no use trying to conceal the fact that Nature from the start had made me an actor. (457)[1]
> John Cowper Powys

DURING THE SUMMER OF 1922, Charlie Chaplin in Hollywood is shooting *The Pilgrim*, the last film of the First National series. In it he plays the part of an escaped convict, disguised as a clergyman. John Cowper Powys is in Los Angeles for a series of lectures. With Jessica Colbert, his manager on the West Coast, he visits the studio of the film maker, has tea with Chaplin, and writes in his *Autobiography*: "I can tell you this was the only really *thin* bread-and-butter I ever had in America!" (517)

Powys has "an almost religious idolatry for Charlie Chaplin" (475). He was disappointed by the Rabelaisian and ribald America of burlesque shows. In comparison the Kennington lad appears as refined as a Charles Dickens. John has something in him of Lawrence Sterne and Charles Lamb. Such humour which might precede a lynching revolts him. Cripples and imbeciles are sacrosanct for him, and he "is astounded" when he sees them, even on the stage of a burlesque, being beaten or made sport of. John associates Aristophanic comedy with *lightness*: Chaplin is the lightest man in the world!

But John Cowper and Charlie Chaplin have in common more than warm sympathy for the underworld gods in disguise: they are actors. Two clownish scarecrows, emulating Harlequin, with Punch's body. The two men uphold their Ciceronian ideal of oratory from one end of the country to the other, Chaplin in the cinemas, Powys on the lecture platform. Had the Press discovered the connection, newspapers headlines would have created a sensation: *Chaplin-Cowper: the World Pilgrim and the Mediæval Saint! Itinerant Ezechiels! The false prophets pleaded for "the essential Rebirth of Life"!*

Very soon, however, history confuses the issue. During the first night of *The Pilgrim*, Chaplin arouses Puritan America. Kind souls wonder: Isn't this powdered buffoon a dangerous revolutionnary? As for John, he stirs up "a fine row" at Youngstown during a lecture on Dostoievsky, for he cannot hide a movement of "fierce sympathy" for the "Bolsheviki". And the Welshman to conclude soberly: "Never again was I invited there." (525)

On the lecture platform, John the smooth talker is as eloquent as the Melvillian father Mapple. He is truly *phenomenal*. He acts all the parts: from the vicar with his bolshevist theories to the apostle of happiness, not forgetting the rebellious worker, or the hedonist metaphysician. From the Ladies' club of Madison, New Jersey, to the 14th Street Labor Temple in New York, it will take the representative of the Oxford University Extension twenty-five years to hang up his lecturer's gown.

It all began during the winter of 1904-1905 on board a Cunard liner, *Ivernia*. Invited to give a series of lectures on the New World's lecture platform, John embarked in Liverpool for New York. While crossing the Irish Sea, he imagines himself a messenger of the gods, a mouthpiece of Carbonek and Stonehenge: "The notion came to me that I was bound on some occult mysterious errand, an errand of tremendous importance in the spiritual history of this planet." (440) An exiled Taliessin, Powys gazes day and night at the mass of flowing water, attends

[1] Page numbers in brackets refer to the 1934 Macdonald edition of *Autobiography*.

et de Stonehenge : “L’idée me vint que j’étais chargé d’une mission occulte mystérieuse, d’une mission de la plus haute importance dans l’histoire spirituelle de la planète.” (397) Taliessin exilé, Powys contemple de jour et de nuit les masses d’eau en mouvement, assiste à l’Office divin donné à bord et guette le jet d’eau des baleines. Les dieux lui refusent le Léviathan, mais lui octroient un imprésario en la personne de G. Arnold Shaw, natif du Yorkshire, ancien étudiant à Oxford et pyrrhonien de vocation : le cirque Shaw-Powys est né.

Pour celui qui aime à se voir en jongleur de Notre-Dame au cerveau fêlé, l’Amérique est le continent idéal. Il y fait connaissance avec gens de même farine : “À présent, j’étais en Amérique, pays idéal pour les mystagogues, les démagogues, les prêcheurs thaumaturgiques, les théosophes illuminés, les utopistes, les occultistes, les adventistes, les prestidigitateurs, les spirites, les médiums, les Quakers, les Mormons, les yogis, les promoteurs de chatauqua, les esprits de Peaux-Rouges investissant des médiums, les adorateurs de quetzalcoatl, les initiés du Vaudou, les psychiatres et les psychanalystes, sans parler des téléportistes, des télépathistes et des télévisionnistes.” (414) America the Beautiful !

John Cowper Powys-Arnold Shaw : le pitre de la culture et son directeur de cirque. Les deux hommes mettent au point au début des années 1910 un véritable guignol oratoire. Un seul mot d’ordre : “Si notre cirque n’est pas emballant, qu’il crève !” (404) John pratique “l’analyse dithyrambique” (405), confond paroles et gestes et convoque pour son auditoire les spectres de Rabelais, Dostoïevski, Carlyle ou Emerson. Sur l’estrade, John a la gestuelle outrée, l’éloquence du corps des stars du muet. C’est Chaplin dans *Le Pélerin* sous sa défroque de pasteur envoyant des baisers à ses ouailles après les rites de l’office.

D’une manière générale, l’auditoire de Powys est composé de gens du peuple. Pour l’homme de la rue, il se donne à fond, se sort les tripes. Le conférencier a l’étoffe des héros de Frank Capra. John *Cooper*, c’est *L’Extravagant M. Deeds*. Ses sermons sur l’art du bonheur ou sur la “République de l’avenir” (416) font frissonner la foule des exclus du rêve américain : “j’attirais vers moi comme un aimant, écrira-t-il, tous les malheureux névrosés, tous les solitaires, tous les *laissés pour compte* du pays”.(449)

1905-1930 : la biographie du Gallois a des allures d’indicateur de chemin de fer. New York, Chicago, Philadelphie, Cleveland, Saint Louis, Boston… Le cirque Shaw-Powys se produit partout. Clubs féminins, universités, théâtres, synagogues ! L’enthousiasme de John n’a d’égal que la liberté dont il jouit : “je n’avais ni soucis, ni responsabilités. *Je n’avais pas à travailler*, puisque mes conférences relevaient de l’inspiration la plus pure qui ait jamais soufflé dans un roseau humain… Je n’avais en tout et pour tout qu’à prendre place dans des pullmans, à regarder fuir le paysage et à lire des romans. C’était la vie idéale pour une petite bonne sentimentale, et il y a beaucoup de la petite bonne sentimentale en moi.” (456)

John choisit la couchette inférieure des wagons-lits, les fumoirs vides et s’attache à calmer ses ulcères avec du thé et de la gelée de goyave. En réalité, ces conférences l’épuisent. Troubles gastriques, dépression, évanouissements. L’argent, cependant, reste un stimulant efficace.

En 1925, Shaw tombe gravement malade et cède son “acrobate vieillissant” à une agence officielle spécialisée dans l’organisation de conférences, le prestigieux Lee Keedick Bureau (546). Powys signe pour cinq ans, mais rompt son

divine service read by the captain and watches for the spouting of whales. The gods deny him Leviathan, but grant him a stage-manager in the person of G. Arnold Shaw, born in Yorkshire, former student at Oxford, and a Pyrrhonian sceptic by calling: the Shaw-Powys circus is born.

For someone who likes to imagine himself as the mad *Jongleur de Notre-Dame,* America is the ideal continent. It is here that he recognizes his counterparts: “But I was in America now, America the ideal country for mystagogues, demagogues, thaumaturgic preachers, theosophic illuminants, occultists, conjurers, table-turners, mediums, Chatauqua-culturists, Utopians, Shakers, Mormons, Second Adventists, East Indian Yogists, Red Indian “Controls”, worshippers of Quetzacoatle, worshippers of Mumbo Jumbo, new-thoughtists, psychists, psycho-analysts, psychiatrists, psycho-careerists, not to speak of teleportists, telepathists and televisionists.” (459) America the Beautiful!

John Cowper Powys-Arnold Shaw: the culture clown and his ring-master. From the beginning of 1910 the two men devise a true oratory Punch and Judy show. Their only principle is: “If our circus is not *enthralling*—to the Devil with it!” (448). John practises “dithyrambic analysis” (450), mixes words and gesticulation and calls up for his audience the spirits of Rabelais, Dostoievsky, Carlyle or Emerson. On the platform John exhibits the exaggerated gestures and the bodily eloquence of silent movies stars[2]. Just like Chaplin in his clergyman’s clothes blowing kisses to his flock after divine service.

Powys generally has proletarian audiences. For the man of the street, he lets himself go to the extreme limit and gives his all. The lecturer is of the stuff of Frank Capra’s heroes. John *Cooper* is the extravagant Mr. Deeds. His sermons on the art of happiness or on “The Republic of the Future” (462) make the people excluded from the American dream sit up: “I was attracting to myself like a magnet all the neurotic unhappy ones, all the lonely ones, all the *misfits*, in the whole country.” (500)

1905-1930: the Welshman’s biography looks like a railroad timetable. New York, Chicago, Philadelphia, Cleveland, Saint Louis, Boston... The Shaw-Powys circus performs everywhere. Ladies’ clubs, universities, theatres, synagogues! John’s enthusiasm is as great as the freedom he enjoys: “I had no cares or responsibilities. *I had no work*; for my lectures themselves were the most pure “inspiration” that has ever flowed *through a human reed*... All I had to do was to sit in Pullman cars, gaze out at the passing scenery and read romantic fiction. It was the ideal life for a sentimental servant-girl; and I have a good deal of such a girl in me.” (507)

John selects the lower berth in sleeping cars, empty smoking-rooms and tries to calm his ulcers with tea and guava jelly. In fact, these lectures wear him out. Gastric troubles, depression, faintings. Money, however, remains an effective stimulant.

In 1925, Shaw becomes severely ill and hands his “ageing acrobat” to a

[2] The reproduction is of a sketch by Clayton Hoagland made during a 1925 lecture by JCP at Cooper Union, New York. *From* Powys Newsletter One, *Colgate University Press, 1970.*

contrat en 1929. Il a 57 ans, et sa toge noire a viré au vert délavé. Diminué physiquement—"mes ulcères avaient déménagé du creux de mon estomac pour aller planter leur tente dans mon 'duodénum'" (548)—il quitte les planches et se retire dans les collines de l'État de New York, à Hillsdale.

Privé de son auditoire, il se met alors à écrire avec une prolixité monstrueuse, déployant toute la force de son génie créateur dans des œuvres devenues pour beaucoup de véritables lieux de refuge littéraires : *Glastonbury Romance* (1933), *Weymouth Sands* (1934) ou encore *Maiden Castle* (1936)...

"L'écriture n'est pour moi qu'une solution de rechange. Je suis un orateur-né"[2] aime pourtant à répéter Powys. De fait, durant quinze ans (il ne publie rien entre 1899 et 1914), la littérature se réduit pour lui à la seule province de l'éloquence. Le Gallois rêve de rendre l'oracle dans des granges, il rêve d'un lieu de pèlerinage où seraient venus l'écouter les inadaptés et les originaux de toutes sortes, la "franc-maçonnerie des âmes intelligentes". Pour eux, il va matérialiser sa parole, écrire des traités du bonheur et des manuels de développement personnel. Il va leur décrire par le menu l'art de s'attabler pour goûter au festin de la vie: *The Complex Vision* (1920), *The Art of happiness* (1923), *The Secret of Self-Development* (1926), *The Art of Forgetting the Unpleasant* (1928)… Avec ses mots d'ordre et ses mots de passe, ses apostrophes et ses impératifs, l'essayiste trahit en permanence le prédicateur. Au commencement était l'estrade : "Elle a été le champ de bataille de mes plus violents combats. Elle a été le gibet de mon exécution. Elle a été le pilori où j'ai subi la flagellation. Elle a été mon trône. Elle a été ma chaise percée. Elle a été ma tombe. Elle a été le lieu de ma résurrection." (474)

Sur l'estrade, le Gallois retournait à son "moi authentique et essentiel". Elle lui manquera toujours. Dans une lettre adressée à Henry Miller le 22 mai 1950, il écrira : "Je suis un conteur-né et même maintenant *l'Estrade* me manque & me manque & me manque tout comme un vieux clown de cirque soupire—comme nous aimons le croire—après l'Arène! C'est sur l'estrade et là seulement que je suis vraiment moi-même & dans mon élément, et à ce jour cela fait vingt ans que j'ai quitté l'estrade!"

Nordine Haddad

Né à Paris en 1966. Traducteur littéraire de l'anglais depuis 25 ans, notamment de la correspondance Powys-Miller.

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Recalled to Life[1]

WE HAVE CHOSEN from the introduction by Peter Foss to Llewelyn's 1911 diary two significant extracts, the first a precise and charming description of Montacute and the Vicarage as they then were, the second a vignette of England before 1914:

[**pp. xv-xvii**] Montacute lies about four miles into Somerset from the north Dorset border and just west of Yeovil. In Powys's time it was a parish of 1,518 acres that stretched from Tintinhull in the north to Chiselborough in the south.

[2] *Correspondance Privée ~ Henry Miller – John Cowper Powys*, tr. et notes Nordine Haddad, Criterion, 1994, lettre à Henry Miller, 15 juillet 1950.

[1] *Recalled to Life ~ Llewelyn Powys: A Consumptive's Diary, 1911 (The Montacute Year)*, ed. and Introduction by Peter J. Foss, Powys Press, 2016.

professional and official firm of lecture-management, the prestigious Lee Keedick Bureau (605). Powys signs a five-year contract, but resigns in 1929. He is 57 years old, and his black gown has turned a faded green. Physically weakened—"my gastric ulcers had moved from the pit of my stomach and pitched their tents in my 'duodenum'"—he abandons the boards and retires to the hills of New York state, at Hillsdale.

Deprived of his audience, he starts writing with a monstrous prolixity, spreading the whole force of his creative genius into books which became, for many, true literary places of shelter: *A Glastonbury Romance* (1933), *Weymouth Sands* (1934) or *Maiden Castle* (1936)...

"Writing is a second string with me, I am a born orator"[3] Powys however says. In fact, for fifteen years (he publishes nothing between 1899 and 1914), literature for him amounts only to the province of eloquence. The Welshman dreams of preaching in barns, of a place of pilgrimage where the misfits and the excentrics of all kinds, "the freemasonry of intelligent souls" would come to listen to him. It is for them that he is going to give substance to his words, to write treaties of happiness and books of personal development. He will describe in detail the art of sitting at the table of life to taste its riches: *The Complex Vision* (1920), *The Art of Happiness* (1923), *The Secret of Self-Development* (1926), *The Art of Forgetting the Unpleasant* (1928)... With his slogans, and his passwords, his exhortations and his injunctions, the essayist never ceases to betray the preacher. At the beginning was the lecture platform: "It has been the battlefield of my fiercest struggles. It has been the gibbet of my execution. It has been the post of my scourging. It has been my throne. It has been my close-stool. It has been my grave. It has been my resurrection." (527)

On the platform, the Welshman returned to his "authentic and essential being". He will always miss it. In a letter to Henry Miller on 22 May 1950, he writes: "I am a born orator and even now I long & long & long for *The Platform* as an old circus clown longs—or as we pretend he longs for the Ring! On the platform and there alone I am really myself & in my element & now I have been away from the platform for 20 years!"

Nordine Haddad

Born 1966 in Paris. For the last 25 years literary translator from English, in particular for the Powys-Miller correspondence.

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Rappelé à la Vie

AU PRINTEMPS DE 1911 Llewelyn Powys—âgé alors de 26 ans—venait de passer dix-huit mois dans un sanatorium suisse afin de suivre un traitement pour la tuberculose dont il avait failli mourir l'année précédente. Encore affaibli il revint à Montacute où son père était pasteur depuis 26 ans. Ici dans le Somerset il retrouve ses forces et redécouvre la beauté des paysage de ses jeunes années. Dans son journal de 1911[1] il consigne bien des aspects de ce retour à la vie.

[3] *Proteus and the Magician ~ The Letters of Henry Miller and John Cowper Powys*, ed. J. Peltier, Powys Press, 2014, letter to Henry Miller, 15 July 1950.

[1] *Recalled to Life ~ Llewelyn Powys: A Consumptive's Diary, 1911*, non tr., ed. et Introduction Peter J. Foss, Powys Press, 2016.

Its surrounding parishes were (clock-wise) Tintinhull, Chilthorne Domer, Thorne Coffin, Lufton, Odcombe, Chiselborough, Norton-sub-Hamdon and Stoke-sub-Hamdon. The parish boundary had an elongated shape, about three miles in length, north to south, but not more than one mile broad, its narrowest part at its centre around the village (the parish boundary for instance goes across Montacute Park very close to the House). There was nothing more pleasurable to the Revd C.F. Powys than that he should walk the length and breadth of this parish, visiting his flock, preferably with his youngest children in tow, and so the whole family came to know its extent intimately. The other characteristic of Montacute, which provided such delight to the Powys children, is that it bestrode two distinct landscapes—the rich, open, upland pastures towards Tintinhull to the north and the secret landscape of deep combes, springs, woods and ancient quarries to the south...

These factors make the landscape of Montacute distinctive today as it was in 1886 (when the Powys family arrived) and 1911[2]. We still sense the ancient tenurial holdings of parish, borough and lordship which, as in most English villages, were not necessarily coterminous but had their own inherited characteristics. There was also the predominance of the Elizabethan park—originally the remnant of an eleventh-century Priory demesne—and the township burgage plots which surrounded it, with all their boundary walls and orchards, which preserves a feeling of what John Cowper Powys called “the earth-mould of medieval romance”[3]. The remains of the Priory (a gatehouse demoted to a farm), its dovecote, ponds and woods, and the Montacute estate deer park with its lodges and farms, watermills, gardens, coverts and spinneys—in addition to the fabulous big house itself (built before 1600)—all go to make the “history-charged, mystical atmosphere” that Llewelyn’s older brother remembered. A second factor is the positioning of Montacute on the 200-foot contour below hills that rise steeply out of the rolling Somerset plain with the distant marshlands of Sedgemoor beyond. Montacute therefore had a double advantage—that of the steep gulleys and plantations of St Michael’s Hill, Hedgecock, Butchers Hill and the Warren, and the endless views across dairy pastures and ploughland northward towards Tintinhull and Ash. And then of course Montacute was almost entirely built of the beautiful soft ochre-coloured stone which had been quarried at Ham Hill since Roman times. The hill lay to the west of Montacute and was a distinctive profile from afar. Its formidable network of quarries, still busy in the Powys’s time, had provided the building material for villages and towns for miles around, and for many of the medieval churches in that part of Somerset and Dorset. At Sherborne Abbey, the beauty of the stone’s effects, when sculpted, can be appreciated in the full glory of its fifteenth-century structure.

With the expanding quarries and a rich agriculture, the 19th century saw economic and social development with schools, chapels and clubs founded for the growing population (1,047 in 1841, but falling to 713 in 1911). The church, St Catherine’s—never of high status—came with only a four acre glebe, but the decision was made nevertheless to move the Parsonage from the middle of the village (at the corner of Bishopston where it had stood opposite The King’s Arms) to nearer the west entrance of the Phelips’ house, on a new plot on the outskirts of the settlement. This was in 1828, the date of the new Vicarage, a handsome,

[2] The map of Montacute *c.* 1900 p.10 was previously published in *lettre powysienne* n°2.

[3] John Cowper Powys, *Autobiography*, London, The Bodley Head, 1934, p.117.

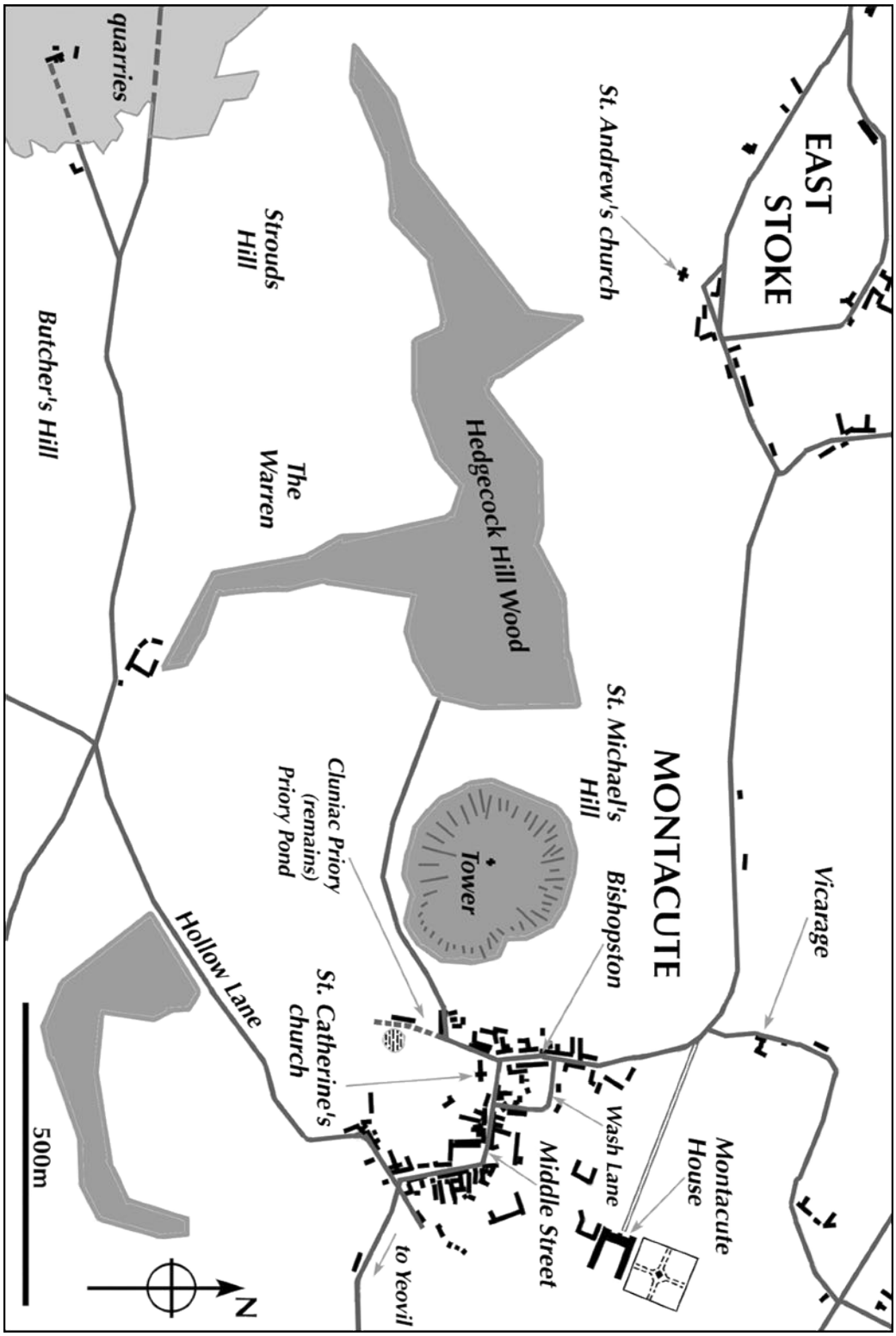
Dans l'introduction de Peter Foss nous avons choisi deux extraits significatifs, le premier une description précise et pleine de charme de Montacute et de son presbytère tels qu'ils étaient alors, le deuxième une vignette de l'Angleterre d'avant 1914.

[**pp. xv-xvii**] Montacute se trouve dans le Somerset à environ 6,5km de la limite nord du Dorset, et juste à l'ouest de Yeovil. Du temps des Powys c'était une paroisse d'environ 6 km[2] qui s'étendait de Tintinhull au nord jusqu'à Chiselborough au sud. Les paroisses qui l'entouraient étaient (dans le sens des aiguilles d'une montre) Tintinhull, Chilthorne Domer, Thorne Coffin, Lufton, Odcombe, Chiselborough, Norton-sub-Hamdon et Stoke-sub-Hamdon. La paroisse avait une forme allongée, près de 4km, du nord au sud, mais moins de 2km de large, la partie la plus étroite en son centre autour du village (la limite de la paroisse par exemple coupe Montacute Park, tout près de Montacute House). Rien ne plaisait plus au Révérend C.F. Powys que d'arpenter sa paroisse de long en large, rendant visite à ses ouailles, accompagné de préférence par ses plus jeunes enfants, et ainsi toute la famille en vint à connaître à fond son étendue. Ce qui caractérisait aussi Montacute, et qui procurait tant de plaisir aux enfants Powys, était de comporter deux paysages bien différents—vers Tintinhull au nord les prairies ouvertes et fertiles, vers le sud le paysage secret de profondes combes, de sources, de bois et d'anciennes carrières...

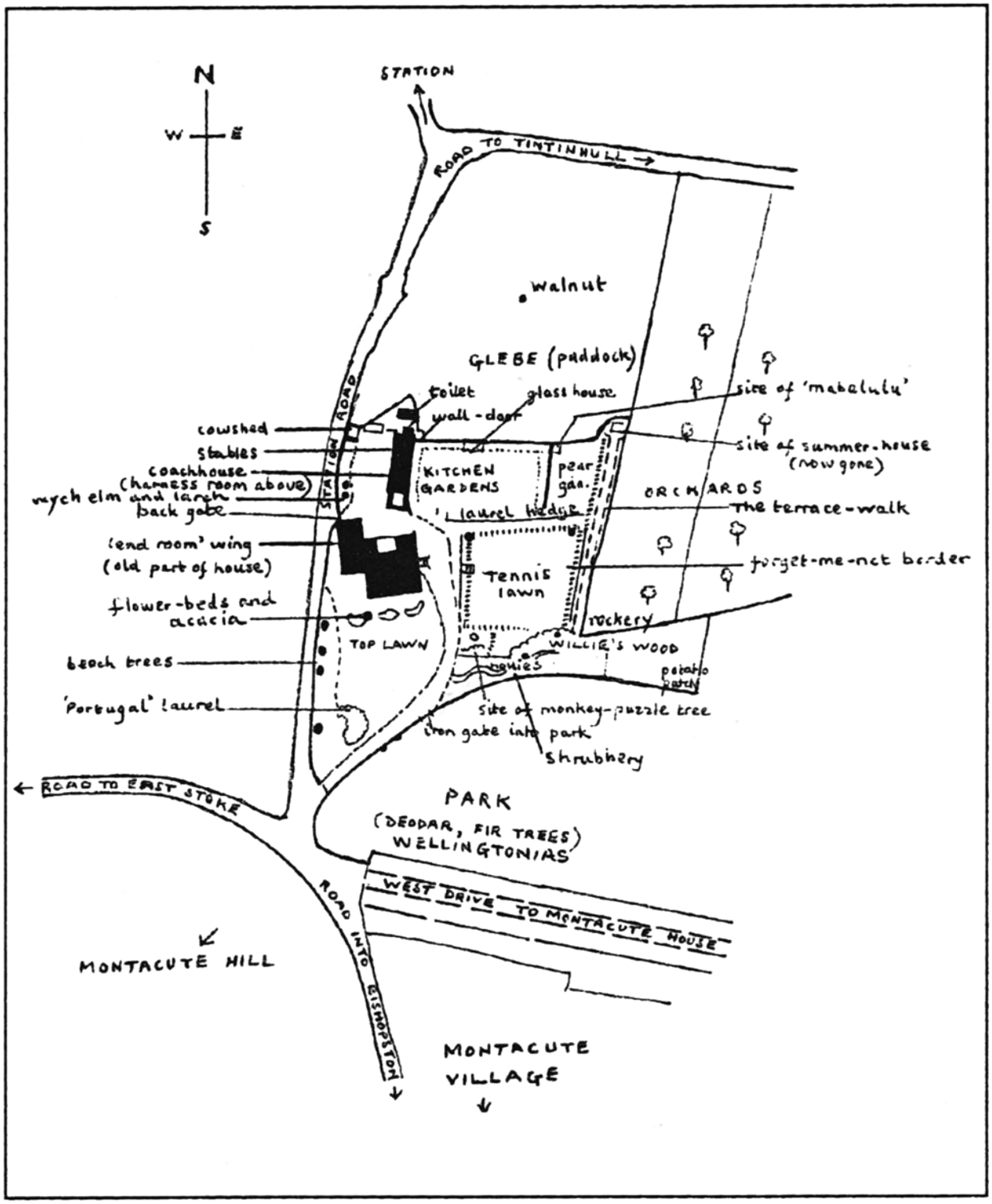
Ces éléments donnent au paysage de Montacute son originalité, autant aujourd'hui qu'en 1886 (date de l'arrivée de la famille Powys) et qu'en 1911[2]. On devine toujours les anciennes parcelles de la paroisse, du bourg et du domaine seigneurial, parcelles détenues, comme dans la plupart des villages anglais, sous des conditions qui n'étaient pas nécessairement identiques, mais selon des caractéristiques héréditaires propres. Et c'est cela, avec la présence du parc élizabéthain—à l'origine ce qui restait du domaine d'un prieuré du XIème siècle—et des terrains communaux qui l'entouraient, avec tous leurs murs de clôture et leurs vergers, qui suscite encore ce sentiment de ce que John Cowper Powys appelait "plonger dans l'humus du romanesque médiéval"[3]. Les ruines du Prieuré (la porterie déclassée en ferme), son colombier, ses étangs et ses bois, et le parc aux cerfs du domaine de Montacute avec ses pavillons de chasse et ses fermes, ses moulins à eau, ses jardins, ses couvers et ses boquetaux—venant s'ajouter à la magnifique demeure elle-même (érigée avant 1600)—tous ces éléments contribuent à "l'atmosphère mystique imprégnée d'histoire" que se rappelait le frère aîné de Llewelyn. Un deuxième facteur tient à la position de Montacute sur la courbe de niveau 60m sous des collines qui s'élèvent en pente raide de la plaine ondoyante du Somerset avec les lointains marais de Sedgmoor au-delà. Montacute jouissait ainsi d'un double avantage—celui des ravins escarpés et des plantations de St Michael's Hill, Hedgecock, Butchers Hill et Warren, et des vues sans fin par dessus les prairies et terres de labour au nord vers Tintinhull et Ash. Et puis bien sûr, Montacute a été presque entièrement bâti avec la tendre et belle pierre ocre extraite des carrières de Ham Hill utilisée depuis l'époque des Romains. La colline est située à l'ouest de Montacute, et sa silhouette particulière se voit de loin. Son formidable réseau de carrières, encore en activité du temps des Powys, avait fourni le matériau de construction des villes et des villages à des kilomètres à la ronde, et pour bien des églises médiévales

[2] La carte de Montacute *c.* 1900 p.12 a été publiée dans *la lettre powysienne* n°2.

[3] John Cowper Powys, *Autobiographie*, tr. M. Canavaggia, Gallimard, 1965, p.112.



Map of Montacute *c*. 1900



Plan of the Vicarage garden *c.* 1911
drawn by P.J. Foss with the help of Mrs Lucy Penny (Lucy Amelia Powys)

regular, four-square house of dressed Ham stone much as we see it today[4]. In its new position Montacute Vicarage was *visibly* an 'in-between place'—it stood between the 'village' (a little walk to the south) and the countryside around, and symbolically between the squires with their estate next door and the inhabitants who largely made up the Revd C.F. Powys's congregation. When the Durston to Yeovil branch line came in the 1850s (taken over by the Great Western Railway in 1876), a station was built beyond the Vicarage to the north on the route to Tintinhull, and this brought passing travellers and tradespeople to and fro along the side of the house, but the high retaining walls and kitchen gardens with orchards and paddocks on two sides seemed to secure it in its own world. Essentially the Vicarage looked out to the east across parkland and to the south with an unimpeded view of Montacute Hill.[5]

The 'top lawn' and the Vicarage, as they still are today
courtesy Marcella Henderson-Peal

The Vicarage glebe lay just to the north of the house (a steep orchard declivity), but surrounding the Vicarage[6] was a parcel of land, also glebe, which formed its garden. This became for the Powys children a kind of *hortus conclusus*—an 'enclosed garden', enjoying something of the mystic exclusiveness implied in the *Canticles* allusion as well as its later Classical

[4] According to Littleton Powys in *The Joy of It* (London: Chapman & Hall, 1937), p.44, the extension built on the north side by a previous vicar housed five bedrooms to add to the five already in the main part of the house.

[5] Littleton Powys recalled that their mother taught her children 'to remember the Vicarage is a house set on a hill' visible to all, and setting an example between the different classes (*The Joy of It*, p.46).

[6] The plan p.13 of the Vicarage garden as it existed at the time, was first published on the back cover of *The Powys Society Newsletter* No.47 (November 2002).

dans cette partie du Somerset, et dans le Dorset. A Sherborne Abbey, le bel effet de la pierre, une fois sculptée, peut être apprécié dans toute sa gloire dans cet édifice du 15ème siècle.

Avec l'expansion des carrières et une riche agriculture, Montacute au 19ème siècle prit son essor économique et social, avec la création d'écoles, de chapelles et de clubs pour une population en croissance (1.047 en 1841, déclinant à 713 en 1911). L'église Ste Catherine—d'un rang modeste—venait avec seulement 1,6 hectares de terres[4], mais il fut néanmoins décidé de déménager le presbytère du centre du village (au coin de Bishopston face au pub du King's Arms) et de le rapprocher de l'entrée ouest de la demeure des Phelips, sur un nouveau terrain, en bordure du domaine. Cela se passait en 1828, date du nouveau presbytère, une maison élégante, sobre et carrée, construite avec la pierre taillée de Ham telle que, peu ou prou, nous la voyons aujourd'hui.[5] Dans sa position nouvelle, le presbytère de Montacute était *de façon visible* un 'endroit intermédiaire'—il se situait entre le 'village' (tout près au sud) et la campagne alentour, et il était symboliquement entre les propriétaires terriens dans leur domaine tout à côté et les habitants qui constituaient la plus grande partie des fidèles du Rev. C.F. Powys. Lorsque, dans les années 1850, on construisit l'embranchement ferroviaire Durston-Yeovil (que le Great Western Railway allait reprendre en 1876), une gare fut construite au nord du presbytère, sur la route de Tintinhull, ce qui provoqua un afflux de voyageurs et de commerçants dans les deux sens longeant le côté de la maison, mais les hauts murs de retenue et les jardins potagers, les vergers et les enclos sur deux côtés semblaient en assurer la protection dans son monde propre. Le presbytère donnait essentiellement vers l'est par delà le parc et vers le sud avec une vue imprenable sur Montacute Hill.[6]

Les terres du bénéfice ecclésiastique s'étendaient au nord de la maison (un verger qui descendait en pente abrupte) mais le terrain entourant le presbytère en faisait également partie et formait le jardin[7]. Pour les enfants Powys il devint une sorte de *hortus conclusus*—un "jardin clos" leur offrant quelque chose du mystique caractère fermé sous-entendu dans l'allusion du *Cantique des Cantiques* ainsi que dans les développements classiques ultérieurs (et c'est ainsi que ce thème s'élabora dans les œuvres de Llewelyn).[8] L'évoquant, Isobel Powys Marks se souvenait que "le jardin était connu de fond en comble et très aimé" et

[4] Il s'agit des terres inclues dans le bénéfice ecclésiastique du pasteur.

[5] Selon Littleton Powys dans *The Joy of It* (London: Chapman & Hall, 1937) non tr., p.44, la maison avait été agrandie sur le côté nord par un précédent pasteur, et l'extension comptait cinq chambres, ajoutées aux cinq qui existaient déjà dans la partie principale.

[6] Littleton Powys se souvenait que leur mère avait appris aux enfants à 'se rappeler que le Presbytère est une maison bâtie sur une colline' visible de tous, et constituant un exemple pour les différentes classes (*The Joy of It*, p.46).

[7] Le plan du jardin p.13 tel qu'il existait à l'époque, dressé avec l'aide de Mrs Lucy Penny (Lucy Amelia Powys), a été publié dans la *Powys Society Newsletter* No.47 (novembre 2002).

[8] *Le Cantique des Cantiques* 4:12. L'image du *hortus conclusus* a été reprise dans l'iconographie médiévale, pour souligner l'innocence et la pureté de l'espace de vie de la Vierge, et ainsi sa nature paradisiaque. Ce thème a été développé ultérieurement par quelques écrivains néoclassiques des XVIIème et XVIIIème siècles inspirés par Epicure, Horace et Hermès Trimégiste, particulièrement en ce qui concerne leurs idées d'un monde d'avant la Chute et des bienfaits de la vie bucolique. Voir Peter John Foss, *A Study of Llewelyn Powys,* non tr., (Lewiston, New York: Edwin Mellen Press, 1991).

elaborations (and this is how it developed in Llewelyn's writings).[7] Isobel Powys Marks, looking back at this year, remembered the garden as "intimately known and loved" with access during the summer months through the windows of the house, which reached to ground level.[8] A more formal description, with the same implication, is given in Littleton Powys's book, *The Joy of It* (1937).[9] The 'top lawn' on the south side bordered the estate drive with its grand Wellingtonias. It had formal flower beds, but also mature beech trees, a wych elm and an acacia. To the east was a tennis lawn below the entrance frontage, and beyond that a raised path atop a high wall which the family called the 'Terrace Walk'. Here the brothers and sisters would gather and talk, entertain visitors and take photographs, indulging often in those "terrace walk philosophisings" that John Cowper described in his recollections.[10] The Terrace Walk extended sixty yards northward to border a large kitchen garden with high wall, where Llewelyn used to ensconce himself during his recovery from consumption, well away from the house and its activities and overlooking Cole's orchard, and also, importantly, near to outside ablutions.

[**p.xxv**] Before the First World War England still exhibited the appearance of a timeless, unaltered landscape. Traditional crafts were the norm—haymaking, dairy-farming, dyke-dredging, withy-stripping, hedge-plaiting—slurrying fields, grafting apples. Some vestiges of the old open field system remained (such as the 'great field' in Tintinhull so beloved by the brothers); but in large measure, hedgerows and enclosures, evolved and distributed on a piecemeal scale, had settled the English landscape into the chequered pattern surviving since Tudor days. Land uses—arable, pasture, meadow—were much the same as they had been four hundred years before. Roads and tracks followed age-old courses, frequently going back to Roman or pre-Roman times, and field-paths and byways obeyed routes across medieval furlongs and balks 'time out of mind' (as the legal expression had it). But this was a fragile world. What E.M. Forster called the 'greenwood'[11]—that is, the England of the years before the First World War, that 'time-honoured' England—was about to dissolve. This was not just the War and its effects, nor the march of mechanisation, suburbanisation, regimentation. The greenwood recalls naturalness, freedom and beauty, and something of the

[7] *The Song of Songs* 4:12. The image of the *hortus conclusus* was taken up in medieval iconography, emphasising the innocence and purity of the 'space' of the Virgin's life, and hence its paradisal nature. The later developments around this theme in neo-classical Epicurean, Horatian and Hermetic writers of the seventeenth and eighteenth centuries, especially in their ideas of a prelapsarian landscape and elaborations of the *beatus ille* trope, are fully explored in Maren-Sophie Rostvig, *The Happy Man: Studies in the Metamorphoses of a Classical Ideal 1600-1700* (Oxford: Basil Blackwell, 1954), chapter 2 and 4, especially pp.77-181. For a treatment of these themes in relation to Llewelyn Powys, see my own *A Study of Llewelyn Powys*, (Lewiston, New York: Edwin Mellen Press, 1991), Chapter 4 and 6, especially pp.156, 201-2, 222, 281.

[8] Isobel Powys Marks (daughter of Dorothy and Bertie Powys), 'Montacute Before the First World War', in B. Humfrey, ed. *Recollections of the Powys Brothers* (London: Peter Owen, 1980), pp.64-6.

[9] *The Joy of It*, pp.40-3.

[10] *Autobiography*, p.351.

[11] E.M. Forster, *Maurice*, London, Hodder Arnold, 1971. Terminal Note of 1960, p.240. The novel was composed in 1913-14, but was not published until 1971.

qu'on y accédait pendant les mois d'été par les porte-fenêtres de la maison.[9] Littleton Powys dans son livre *The Joy of It*, le décrit de façon plus formelle, avec les mêmes sentiments.[10] Côté sud la "pelouse du haut" avec des parterres à la disposition plutôt régulière mais aussi de grands hêtres, un orme blanc et un acacia, bordait l'allée par laquelle on arrivait en longeant un champ herbeux où poussaient de grands séquoias. A l'est en contrebas du terre-plein devant la maison se trouvait une pelouse pour le tennis, et au-delà un chemin établi sur un grand mur, que la famille appelait "la Promenade de la Terrasse". C'est là que frères et sœurs se réunissaient et discutaient, recevaient leurs visiteurs et prenaient des photographies, se livrant souvent avec délices à ces discussions animées que John Cowper décrivit dans ses souvenirs comme "oraculaires et mémorables".[11] La Promenade de la Terrasse s'étendait vers le nord sur soixante mètres et bordait un grand jardin potager au haut mur, où Llewelyn avait l'habitude de se refugier lors de sa convalescence, loin de la maison et de ses activités, surplombant le verger de Cole, et non sans importance, près d'une salle d'eau extérieure.

[**p.xxv**] Dans les années précédant la première guerre mondiale, l'Angleterre présentait encore un paysage intemporel, immuable. Les savoir-faire traditionnels étaient la norme—le fanage des foins, l'élevage laitier, le curetage les fossés, le pelage de l'osier, le plessage des haies—épandage de purin, greffe des pommiers. Il restait quelques vestiges de l'ancien système de l'openfield[12] (comme le "grand champ" à Tintinhull que les frères aimaient tant); mais dans une large mesure haies et clôtures, s'étant développées et réparties progressivement, avaient donné au paysage anglais ce motif en damier qui, depuis l'époque des Tudor, s'est imposé. L'utilisation de la terre—en terre arable, pâtures et prairies—était restée à peu près inchangée depuis quatre cents ans. Les routes et les pistes suivaient d'anciens parcours, remontant fréquemment à l'époque romaine ou pré-romaine, les sentiers à travers les champs et les chemins détournés suivaient des passages à travers champs non clos ou aires non labourés de l'époque médiévale, 'droit immémorial' (comme l'affirme l'expression juridique). Mais c'était un monde fragile. Ce que E.M. Forster appelait la "forêt verdoyante"[13]—c'est-à-dire l'Angleterre d'avant 1914, cette Angleterre 'honorée de tous temps' était sur le point de disparaître. Ce n'était pas seulement à cause de la Guerre et de ses conséquences, ni de l'avance de la mécanisation, de l'envahissement des campagnes par les banlieues, de l'enrégimentement. Le "greenwood" évoque l'essence même du naturel, la liberté et la beauté, et d'une certaine façon l'évasion de l'homme en marge vers une dimension plus fraiche, plus authentique, plus innocente. Vision

[9] Isobel Powys Marks (fille de Dorothy et Bertie Powys), 'Montacute Before the First World War', in B. Humfrey, ed. *Recollections of the Powys Brothers*, non tr., (London: Peter Owen, 1980), pp.64-6..

[10] *The Joy of It*, pp.40-3.

[11] "...la terrace de Montacute, devenue pour nous un peu ce qu'est le Rialto à Venise ou le Forum à Rome, un lieu dédié aux dires oraculaires et mémorables." *Autobiographie*, p.317.

[12] L'openfield: terme de géographie utilisé en français, désignant un paysage agraire à champs ouverts par opposition au bocage.

[13] E.M. Forster, *Maurice*, tr. Nelly Shklar, Paris, C. Bourgois, 1987. "Greenwood" figure dans la postface de Forster de 1960, l'écriture du roman datant en fait de 1913-14.

escape of the outsider into a fresher, truer, more innocent dimension. It is a nostalgic view, perhaps, but an ecstatic one, and harks back to the spirit of Chaucer and Shakespeare and the Elizabethan poets. It is the realm of the *paradisi cultores*,[12] of the Epicurean tradition of Herrick and Marvell, and the Hermetic transformations of Vaughan and Traherne. It is also a peculiarly English theme, and to Llewelyn Powys in 1911, palpably a reality.

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

A new book on Theodore

THEODORIANS WILL BE happy to know that a new book[1] devoted to "The Quiet Man of Dorset" has just been published in England this summer. In this book Professor Jamoussi offers us his global approach to the works of Theodore F. Powys. In France, Theodore had for some time probably been the most well known of the three Powys brothers, ever since in the 1950s Henri Fluchère[2] had translated *Mr Weston's Good Wine* and *Captain Patch*. When Jamoussi discussed a possible subject for his thesis at the Sorbonne with Professor Mayoux[3] he was advised to work on Theodore. His thesis, *L'Allégorie et la réalité dans l'œuvre de T.F. Powys*, was thus devoted to him and defended in June 1971 at the Sorbonne, under the guidance of Mayoux to whose memory this new book is dedicated.

Enriching the claims and conclusions of this original thesis (in French of course) with elements inspired by the notable studies over the last four decades concerning T.F. Powys such as those published by Marius Buning in 1986, J.R. Williams in the 1990s, J. Lawrence Mitchell in 2005, and by John Gray more recently, and by the great mass of new material, due to the devotion and scholarship of Elaine Mencher and Ian Robinson at the Brynmill Press, to whom Mr Jamoussi rightly gives praise, has made the book a fairly up-to-date and comprehensive approach to the œuvre of T.F. Powys.

As the back cover of *Theodore Powys's Gods and Demons* indicates, "few writers have been so strongly and avowedly marked by so many literary and philosophical influences as Powys. These range from the Bible, Bunyan and Hawthorne to Darwin, Hardy, Lawrence and Freud. However, Powys's short stories, fables and novels also stand as a unique and original achievement. Indeed, the influence he himself exerted on some novelists of the younger generation, such as William Golding, testifies to the power and originality of his writings."

The following extract from Chapter Five, 'Powys's Ark: Pervasive Animal Representation' illustrates the importance of animals in T.F. Powys's books:

[**pp.135-6**] In the only article, to our knowledge, that deals distinctly, though

[12] cultivators of paradise (Latin), referring to the Society of the Paradisi Cultores, advocated by John Evelyn's 1658 letter to Sir Thomas Browne.

[1] Zouheir Jamoussi, *Theodore Powys's Gods and Demons*, Cambridge Scholars Publishing, 2016.

[2] Henri Fluchère (1898-1987), University teacher and politician, president of the French Shakespeare Society and literary critic of renown. He played an important part in the creation of an Elizabethan research centre at Aix-en-Provence

[3] Jean-Jacques Mayoux (1901-1987), French literary critic, who taught English Literature at the Sorbonne from 1951 to 1973.

nostalgique, peut-être, mais extatique, qui rappelle l'esprit de Chaucer, de Shakespeare et des poètes élizabéthains. C'est le royaume des *paradisi cultores*[14], de la tradition épicurienne de Herrick et Marvell, et des transformations hermétiques de Vaughan et Traherne. C'est également un thème particulièrement anglais, et pour Llewelyn Powys en 1911, manifestement une réalité.

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Un nouveau livre sur Theodore

TOUS CEUX QUE L'ŒUVRE de Theodore captive seront heureux d'apprendre qu'un nouveau livre[1] consacré à "l'Homme Tranquille du Dorset" vient d'être publié en Angleterre cet été. Dans ce livre le professeur Jamoussi nous offre une approche globale des œuvres de Theodore F. Powys. En France, Theodore avait sans doute été un temps le plus connu des frères Powys, car dans les années cinquante, Henri Fluchère[2] avait traduit *Le Bon vin de M. Weston* et *Capitaine Patch*. Lorsque Jamoussi avait discuté d'un sujet de thèse avac le professeur Mayoux[3] il lui avait été conseillé de travailler sur Theodore. Il lui a ainsi consacré sa thèse, *L'Allégorie et la réalité dans l'œuvre de T.F. Powys*, soutenue à la Sorbonne en juin 1971 sous la direction du professeur Jean-Jacques Mayoux, à la mémoire duquel ce livre nouveau est dédié.

L'enrichissement de la thèse originale avec des éléments inspirés par les études marquantes consacrées à Theodore au cours des quarante dernières années comme celles de Marius Buning en 1986, J.R. Williams dans les années 1990, par J. Lawrence Mitchell en 2005, et par John Gray plus récemment, ainsi que par la quantité importante de matériaux nouveaux dûs à la dévotion et l'érudition de Elaine Mencher et Ian Robinson à Brynmill Press auxquels M. Jamoussi rend hommage à juste titre, a fait du livre une approche réactualisée et détaillée de l'œuvre de T.F. Powys.

Comme on peut le lire en 4ème de couverture de *Theodore Powys's Gods and Demons*, "peu d'écrivains ont été aussi fortement et clairement marqués par tant d'influences littéraires et philosophiques que Powys. Celles-ci vont de la Bible, Bunyan et Hawthorne à Darwin, Hardy, Lawrence et Freud. Cependant, les nouvelles, fables et romans de Powys sont également un accomplissement unique et original. De fait, l'influence que lui-même a exercé sur des romanciers d'une génération plus jeune, comme William Golding, témoigne de la puissance et de l'originalité de ses écrits."

L'extrait suivant provient du Chapitre Cinq 'Powys's Ark: Pervasive Animal Representation' et illustre l'importance des animaux dans les livres de T.F. Powys:

---

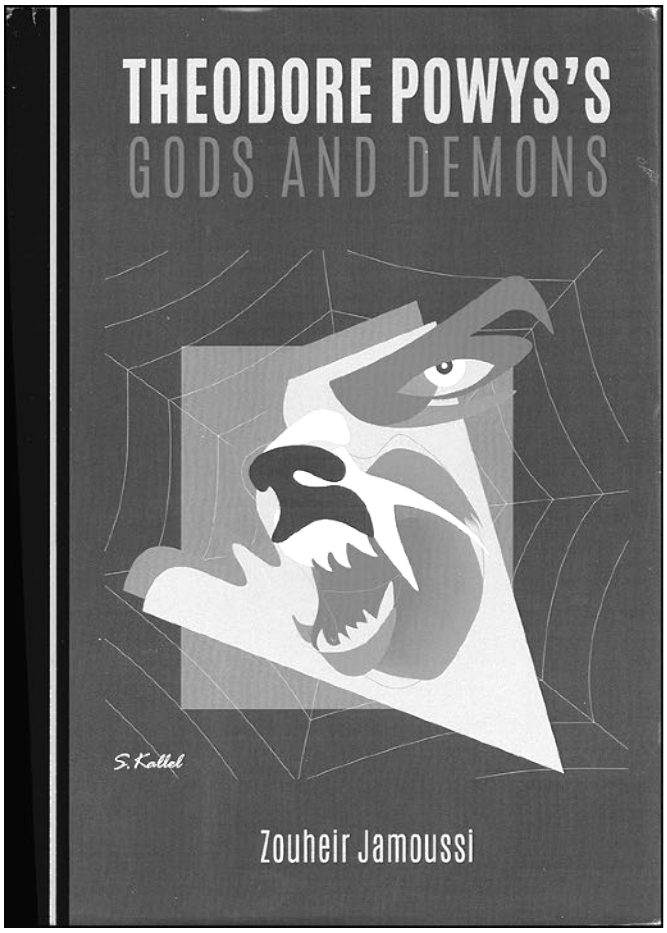
[14] les cultivateurs du paradis (latin), référence à la Society of the Paradisi Cultores préconisée par John Evelyn (1620-1706) dans sa lettre de 1658 à Sir Thomas Browne. Evelyn, écrivain, paysagiste et mémorialiste anglais, proche de Samuel Pepys, préconisait de cultiver son jardin afin de vivre dans un état paradisiaque.

[1] Zouheir Jamoussi, *Theodore Powys's Gods and Demons*, non tr., Cambridge Scholars Publishing, 2016.

[2] Henri Fluchère (1898-1987), universitaire et homme politique français, président de la Société française Shakespeare et critique littéraire renommé. Il joua un rôle important dans la création d'un centre de recherche élisabéthain à Aix-en-Provence

[3] Jean-Jacques Mayoux (1901-1987), critique littéraire français, professeur de littérature anglaise à la Sorbonne de 1951 à 1973.

very briefly, with animals in Powys's work, 'Water and Animal Symbolism in T.F. Powys', Martin Steinmann Jr asserts that "animals have a complex and pervasive role in Powys's fiction: they function figuratively—that is to say in the imagery—as well as literally and hence symbolically."[4] In this unprecedented, much compressed discussion of animals in Powys's work, Steinmann's contribution was to show some directions for a more thorough examination of this important subject. More recently, J. Lawrence Mitchell briefly refers to Powys's "fondness for birds and bird imagery in his stories and novels."[5] Mitchell also writes: "The transformation of animals and birds into supernatural creatures which do God's work is a specific feature of Powys's visionary world; especially in the pre-allegorical novels."[6]



Animals of all sorts, mostly domestic, are indeed practically everywhere in Powys's writing, from *Soliloquies of a Hermit* to the latest stories. The animal world in Powys's work includes all kinds of living creatures, from the tiny insects to the larger domestic mammals like bulls and horses. Insects include fleas, flies, gnats, wasps, hornets, butterflies, lice, ants, spiders, worms and beetles. Birds such as rooks, plovers, thrushes, robins, sparrows, swallows, curlews, guillemots, hens, ducks, geese, owls, hawks, and cormorants are prominently present. Mammals include bats, mice, rats, moles, hedgehogs, ferrets, weasels, rabbits, pigs, cats, dogs, foxes, apes, hyenas, bulls, cows, asses, mules, horses and camels. Those lists, however, are not meant to be exhaustive, and the only mode of classification is usually that which distinguishes good from evil, prey from predator.

Each novel claims a peculiarity as to the kinds of animals it focuses on. Thus *Mr Tasker's Gods* deals mainly with pigs and dogs, *The Left Leg*, with foxes, bulls and sheep, *Mark Only*, with rats, rabbits, dogs and horses, *Mockery Gap* with ducks, fish and an ape, *Innocent Birds*, with hawks, cormorants, guillemots, small birds, spiders, flies; *The Market Bell*, with hornets, bats, owls and a shrike symbolising the Reverend Bromby's saving, predatory habits. In *Mr Weston's Good Wine* the very centre of the novel is conspicuously and, beyond a doubt, deliberately, occupied by the woman-spider, Mrs Vosper, and her web. Special

[4] Martin Steinmann Jr., 'Water and animal symbolism in T.F. Powys', *English Studies* vol.41, 1960, p.363.

[5] J. Lawrence Mitchell, *T.F. Powys, Aspects of a Life*, Bishopston: The Brynmill Press, 2005, pp.70-71.

[6] Mitchell, 'Lift up Thine Eyes to the Hills,' *The Powys Journal* IV, 1994, p.112.

[**pp.135-6**] Dans le seul article—à notre connaissance—qui traite clairement, bien que brièvement, des animaux dans l'œuvre de Powys, "Water and animal symbolism in T.F. Powys", Martin Steinmann Jr affirme que "les animaux ont un rôle complexe et omniprésent dans la fiction de Powys: ils agissent figurativement—c'est-à-dire comme métaphores—mais aussi littéralement, et donc symboliquement."[4] Dans cette étude pionnière et très condensée portant sur les animaux dans l'œuvre de Powys, la contribution de Steinmann montrait quelques pistes qui allaient permettre un examen plus approfondi de ce sujet important. Plus récemment, J. Lawrence Mitchell mentionne brièvement "la prédilection de Powys pour les oiseaux et les images qu'ils suscitent dans ses nouvelles et ses romans."[5] Mitchell écrit aussi: "La transformation des animaux et des oiseaux en des créatures surnaturelles qui font le travail de Dieu est un trait spécifique du monde visionnaire de Powys; surtout dans les romans qui ont précédé ses romans allégoriques."[6]

Des animaux de toutes sortes, surtout domestiques, se trouvent en effet pratiquement partout dans ses écrits, depuis *Soliloquies of a Hermit* (Soliloques d'un ermite) jusqu'aux toutes dernières nouvelles. Le monde animal chez Powys comprend une grande variété de créatures vivantes, depuis les insectes les plus minuscules jusqu'aux mammifères domestiques les plus imposants, comme les taureaux et les chevaux. Les insectes comprennent puces, mouches, moucherons, guêpes, frelons, papillons, poux, fourmis, araignées, vers de terre et coléoptères. Les oiseaux—corneilles, pluviers, grives, rouge-gorges, moineaux, hirondelles, courlis, guillemots, poules, canards, oies, hiboux, faucons et cormorants—jouent un rôle important. Les mammifères comprennent chauves-souris, souris, rats, taupes, hérissons, furets, fouines, lapins, porcs, chats, chiens, renards, singes, hyènes, taureaux, vaches, ânes, mules, chevaux et chameaux. Cependant ces listes ne se veulent pas exhaustives, et le seul type de classification valable est habituellement celui qui distingue le bien du mal, la proie du prédateur.

Chacun des romans se concentre sur des types d'animaux particuliers. Ainsi dans *Mr Tasker's Gods* (non tr.) on trouve surtout porcs et chiens, *The Left Leg* (non tr.) comprend des renards, taureaux et moutons, *Mark Only* (non tr.) des rats, lapins, chiens et chevaux, *Mockery Gap* (non tr.) des canards, poissons et un singe, *Innocent Birds* (non tr.) des faucons, cormorants, guillemots, araignées et mouches; *The Market Bell* (non tr.) contient des frelons, chauves-souris, hiboux, et une pie-grièche qui symbolise les habitudes d'avarice du Révérend Bromby. Dans *Mr Weston's Good Wine* (*Le bon vin de M. Weston*) le centre même du roman est de façon imparable et sans l'ombre d'un doute, occupé par Mrs Vosper la femme-araignée, dans sa toile. Une attention toute spéciale dans *Unclay* (*De vie à trépas*) est accordée au chien du Fermier Mere.(...)

Ces créatures de toutes espèces sont rarement là par hasard; elles ne sont jamais inclues par hasard ou avec objectivité pour elles-mêmes comme de simples créatures; elles sont toutes censées remplir des fonctions symboliques et sont là pour s'emboîter dans les schémas métaphoriques généraux des nouvelles,

---

[4] Martin Steinmann Jr., 'Water and animal symbolism in T.F. Powys' non tr., *English Studies* 41, 1960, p.363.

[5] J. Lawrence Mitchell, *T.F. Powys, Aspects of a Life*, non tr., Brynmill Press, 2005, pp.70-71.

[6] Mitchell, 'Lift up Thine Eyes to the Hills', non tr., *The Powys Journal* IV, 1994, p.112.

emphasis in *Unclay* is laid on Farmer Mere's dog. (...)

All creatures of all species are hardly ever there by chance; they are almost never fortuitously or objectively introduced as mere creatures for their own sake: all are usually meant to fulfil symbolic functions and are made to fit into the overall metaphorical schemes of the short stories, fables, novellas and novels.

Zouheir Jamoussi studied English Literature and History at the universities of Tunis, Wisconsin, USA, and Sorbonne, Paris. His teaching from 1971 to 2002 at the University of Tunis mainly focused on British literature and history. He is the author of *Primogeniture and Entail in England: A Survey of their History and Representation in Literature* (2011); *La Liberté dans l'œuvre de Defoe entre la réalité et la fiction* (2001); and *The Snare in the Constitution: Defoe and Swift on Liberty* (2009).

ooooooooooooooooooo

A Poetic Interlude...[1]

THERE, VERY LOW DOWN in the western sky, about a couple of yards, according to human measurement, above the bounding wall of the enclosure, was the coracle-like crystal shell of the crescent moon in her first quarter.

There was nothing to which it could be compared! Unique, in all the universe of matter, if only by reason of the associations hung about it of twenty-five thousand years of human yearning, it floated there before her, daughter and darling of the dark terrestrial orb, elf-waif of the infinite night! What hands, what arms, had stretched forth to it, out of their human misery—brown arms, white arms, black arms—what heart-cries, "I want! I want! I want!" had been tossed up towards it, from groaning hairy chests and soft-swelling tender breasts and the troubled nerves of bewildered children! And ever, and especially, had it been the comforter and the accomplice, and the confederate of women, gathering their life-streams toward itself, guarding their mystic chastity, nourishing their withdrawals, their reticences, their furtive retreats and denials, companioning them when all else failed!

1912 photo, E.G. Murphy
courtesy archive.org

It would draw the vast, bottomless salt tides towards it—this slender night-waif, this leaf of tender sorrow, this filmy weft of hope against hope—ere it had rounded to its full! Shoals of glittering fins would follow its pathway across the Atlantic . . . on far-off untraversed moorlands its reflection would turn the ripples to silver. In pools where even the wild geese in their equinoctial migrations never disturbed the silence, its frail image would rock among the reeds. On no different, on no changed a shape from this, upon which she now gazed and trembled, the great magicians of antiquity had stared and muttered; their predictions confounded, their inspirations perverted, their wits turned! Here floated the virgin-mistress of the tragic madness of maids, the patroness of all defiers of man's laws! Here was the girl-child from

[1] *A Glastonbury Romance*, New York: Simon and Schuster, 1932, pp.284-6

des fables, des ‘novellas’ et des romans.

Zouheir Jamoussi a étudié la Littérature et l’Histoire anglaises à l’université de Tunis, à Wisconsin University, USA, et à la Sorbonne. Son enseignement de 1971 à 2002 à l’université de Tunis a surtout porté sur la littérature et l’histoire de Grande-Bretagne. Il est l’auteur de *Primogeniture and Entail in England: A Survey of their History and Representation in Literature* (2011); *La Liberté dans l’œuvre de Defoe entre la réalité et la fiction* (2001); et *The Snare in the Constitution: Defoe and Swift on Liberty* (2009).

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Entr’acte Poétique...[1]

LÀ, TRES BAS DANS LE CIEL à l’occident, à environ deux mètres eût-on dit, au-dessus du mur qui clôturait l’Abbaye, se trouvait la coquille cristalline, semblable à un coracle, du croissant de lune dans son premier quartier.

Rien ne pouvait lui être comparé! Unique, dans tout l’univers de la matière, ne serait-ce qu’en raison des associations qu’évoquent vingt-cinq mille années d’implorations humaines, fille chérie de l’orbe terrestre enténébré, lutin errant de la nuit infinie, elle flottait là devant elle! Quelles mains, quels bras, s’étaient tendus vers elle, du fond de leur misère d’humains—des bras bruns, blancs ou noirs—quels cris du cœur, “Je veux! Je veux! Je veux!” lui avaient été lancés de velues poitrines gémissantes, de tendre gorges aux seins doucement arrondis, et des nerfs troublés d’enfants abasourdis! Et de tout temps, elle avait été tout particulièrement la consolatrice, la complice, l’alliée des femmes, prenant en main le cours de leur vie, préservant leur chasteté mystique, nourrissant leurs replis, leurs réticences, leurs retraites furtives et leur abnégation, leur compagne lorsque tout avait échoué!

huile de Federico de Gorocica
de Wikimedia Commons

Elle attirerait à elle les vastes marées salées insondables—cette mince créature errante de la nuit, cette feuille de tristesse tendre, cette trame vaporeuse d’espoir insensé—avant de retrouver sa pleine rondeur! Des bancs de nageoires scintillantes suivraient son chemin à travers l’Atlantique. . . Sur de lointaines landes solitaires son reflet transformerait en argent les ondulations du sol. Dans les étangs où même les oies sauvages dans leur migration d’équinoxe ne troublaient jamais le silence, sa frêle image se balancerait parmi les roseaux. Cette même forme, jamais changée, qu’elle contemplait en tremblant, les mages de l’antiquité l’avaient scrutée et avaient marmotté; leurs prédictions réduites à néant, leurs inspirations déformées, leur entendement réfuté! Ici flottait la vierge-maîtresse de la folie tragique des jeunes filles, la sainte patronne de tous ceux qui défient les lois de l’homme! Ici était la fille-enfant venue des rivages obscurs de l’anarchie ancienne, dont l’éclatant croissant cornu a toujours fait frissonner et frémir les rois et les prêtres de la tradition de l’homme dans leurs saintes sandales! Elle a

[1] *A Glastonbury Romance*, New York: Simon and Schuster, 1932, pp.284-6, tr. J.Peltier.

the dim shores of ancient anarchy, at whose bright and horned head the kings and the priests of man-made tradition have always shivered and quaked in their sacred sandals! She has been the tutelary mistress of all sterile passions, of all wild revolts against “the Mothers,” that have led the virgins of prophecy to shatter their world’s laws. That shapeless conch of dangerous whiteness, tossing herself, through the scudding drifts of ship-swallowing seas, rocking like a sea-mew in the rigging of doomed ships, gleaming in the cold dews of uncounted dawns upon blood-stained Golgothas and lost battlefields, and now shining down, calm and lovely, upon hillside fairy-rings and upon smooth, wide-stretching, glittering sands, has always been the forlorn hope of the impossible; has always been the immortal challenge to What Is, from the wavering margins of What Might Be!

The popular opinion that the moon is a planetary fragment, broken off from the earth or from the sun, is probably a gross and clumsily conceived error! Much more likely is it that she is the last-remaining fragment of some earlier stellar system, a system of material forms and shapes now altogether lost, but in its origin nearer to the beginning of things in the ambiguous imaginings of the Primal Cause.

Surely, not only in the Religions of *this* planet has she played a dominant and inextinguishable rôle. But she has always been on the side of the weak and the sick against the strong and the well-consituted! With her silvery horns of Mystery gathered in the folds of that blue robe or bearing up those divine feet of the Maid-Mother of the Crucified she has challenged the whole authoritative reign of Cause-and-Effect itself. And it was this whiteness beyond all whiteness; it was this whiteness, like the wet curves of unimaginable sea-shells and like the spray about the prows of fairy ships, that now came with its magical touch to bring healing to Mary Crow.

The girl stood transfixed on the chilly edge of that bed of cold, pale-leafed immature tulips. She stared and stared at the celestial visitant, as if she had never before seen the moon, under any sky.

“What does it make me feel?” she thought. “Is there something about it that every woman who has ever lived in Glastonbury must feel? Something that the Lake Village women felt? Something that immured, mediæval nuns were comforted by?”

Her body as well as her spirit fell now into a worldless prayer to that white, floating, immortal creature. “Bury, oh, bury your strange secret in my breast!” the girl’s heart cried out. “Bury it deep, deep in my womb, so that henceforth to the end of my days, something cold and free and uncaught may make me strong!”

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Her stillness is what comes immediately to mind. This benign yet distant serenity was in no way belied by her animated talk, for her animation was not, as with so many people, called out by her partner in conversation. There was nothing aggressive about it, nothing self-glorifying; rather it sprang from the object of her thought. Those thoughts of hers were fully attuned to the contemporary world, and her eager interest in what was going on recalled that of Marian Powys Grey, just as her stillness was shared by Alyse Gregory, if in a more intent, less relaxed form. But Phyllis Playter was entirely her own woman. She could contradict you with a smiling, definitive finality. (Glen Cavaliero, *Powys Review* n°10)

été la maîtresse titulaire de toutes les passions stériles, de toutes les révoltes farouches contre ‘les Mères’, qui ont conduit les vierges de la prophétie à briser les lois de leur monde. Cette conque déformée d’une blancheur traîtresse, tanguant sous les grains sur des mers qui engloutissent les navires, se balançant tel un goéland vu à travers le gréement de vaisseaux en perdition, luisant dans les froides rosées d’innombrables aurores sur des Golgothas ensanglantés et les champs de batailles perdues, et maintenant, sereine et exquise, brillant sur les ronds de sorcières dans les collines et des sables lisses, vastes et étincelants, a toujours été l’espoir dérisoire de l’impossible; a toujours été le défi immortel à ce Qui Est, depuis les marges capricieuses de ce Qui Pourrait Etre!

L’opinion populaire selon laquelle la lune est un fragment planétaire détaché de la terre ou du soleil, est sans doute une erreur grossière et maladroite! Il est plus probable qu’elle est le dernier fragment restant de quelque système cosmique antérieur, un système d’essences matérielles et de formes aujourd’hui tout à fait disparu, mais qui à l’origine était plus proche de l’origine des choses dans l’imagination ambiguë de la Cause Première.

Certes, ce n’est pas que dans les Religions de *cette* planète-ci qu’elle a joué un rôle majeur et inextinguible. Mais elle a toujours été du côté des faibles et des mal-portants contre les valides et les forts! Avec ses cornes argentées du Mystère rassemblées dans les plis de cette tunique bleue ou soutenant les pieds divins de la Vierge Mère du Crucifié elle a défié le règne autoritaire tout entier de cause à effet lui-même. Et c’était cette blancheur au-delà de toute blancheur; c’était cette blancheur, pareille aux courbes mouillées d’inimaginables coquillages, pareille aux embruns à la proue des bateaux féériques, qui venait maintenant apporter de son toucher magique l’apaisement à Mary Crow.

La jeune femme se tenait debout, figée, près du bord glacé de ce parterre de tulipes encore fermées, froides, aux feuilles pâles. Elle ne cessait de contempler la visiteuse céleste, comme si jamais jusque-là sous aucun ciel elle n’avait vu la lune.

“Qu’est- ce que je ressens?” pensa-t-elle. “Y a-t-il quelque chose à son sujet que toute femme ayant jamais vécu à Glastonbury doit ressentir? Quelque chose que les femmes qui vivaient au Village Lacustre ressentaient? Quelque chose qui réconfortait les religieuses cloîtrées au Moyen-âge?”

Son corps ainsi que son esprit tombèrent alors dans une prière muette à cette créature qui flottait, blanche, immortelle. “Ensevelis, oh, ensevelis ton étrange secret en mon sein!” cria le cœur de la jeune femme. “Ensevelis-le au tréfonds de mes entrailles, afin que désormais et jusqu’à la fin de ma vie, quelque chose de froid, libre et sans entraves m’aguerrisse!”

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

Son calme est ce qui vient tout de suite à l’esprit. Son interlocuteur n’était pas, comme c’est souvent le cas, à l’origine de sa façon animée de parler qui n’allait pas à l’encontre de son aimable et cependant distante sérénité. Son animation n’avait rien d’agressif, d’égocentrique; elle venait de l’objet de sa penée. Ces pensées étaient tout à fait en accord avec le monde contemporain,et son intérêt passionné pour tout se qui se passait rappelait celui de Marian Powys Grey, tout comme son calme était celui d’Alyse Gregory, d’une manière plus intense, moins détendue. Mais Phyllis Playter avait un esprit totalement indépendant. Elle pouvait vous contredire de façon souriante et irrévocable. (Glen Cavaliero, *Powys Review* n°10)

A brief meeting with Phyllis Playter

Prologue: July 1975

IT WAS IN 1970 that John Cowper Powys 'came into my life'. I was a young manager with a Belgian company on a business trip to London. As the return journey to Brussels (train, Dover-Ostend ferry, train) would be long and tedious, buying a book was called for. At the time, long before it was bought by Egyptian capital, Harrods was a perfectly classical department store, with a 'Books' department on the upper floors, and even some second-hand book shelves. I dived into it, and flicking through the books I came across one which starts with a train journey out of Waterloo station (I was leaving from Victoria) and before that with the mystery of a face glimpsed on the steps of the station. So, a detective novel, exactly what I needed for the few hours my journey lasted! It was *Wolf Solent* by a certain John Cowper Powys, about whom I knew nothing.

I was hooked! Other novels, *Autobiography,* were avidly read, and an idea suddenly came up in the family: what if we devoted our summer holidays to visiting these English counties described in his books, seeing what had become of these places where he had lived long before, and perhaps meeting people who had known him. Thus it was that we started with Dorset and Somerset, and later, in 1975, we found ourselves in Wales, our only reference being Corwen and 7, Cae Coed, gleaned I no longer know where. And indeed the people there remembered John Cowper, we were shown the house, and were informed that he had left and settled in Blaenau-Ffestiniog, long ago. A Miss Hughes at Blaenau could give us the exact address, Mr Powys's housekeeper still lived there —interesting because it reveals what people thought of the John Cowper–Phyllis relationship, at a time of relative narrow-mindedness.

At last we find ourselves in front of 1 Waterloo, much taken aback to discover how small and modest was the house where our great writer died. A tiny lady comes out, we introduce ourselves, it is Phyllis. We explain the reason for our visit, she asks questions, offers us a glass of water (a coke for the children, Patrick and Valérie), everything takes place on this small space in front of the house, which we do not visit. She tells us there is a Powys Society which I ought to contact. She was on the point of going to the post-office to send a parcel (we get the impression that she is in contact with collectors), we drive her there, and once back she makes us a present of *Real Wraiths,* and then we leave, for the sky is darkening.

That is how our brief encounter with Phyllis Playter ended. Once we had expressed our admiration for the little we knew of John Cowper's works (which probably gave her the opportunity to judge the extent of our ignorance), the conversation turned to the personal problems she encountered, her loneliness, her health, her age. We were thus able to talk quietly with a lady very much like our own grand-parents, who belonged to the same generation. We left her in the doorway of her house, feeling that we had made an exceptional encounter, of a great lady. But not only: that of a person who had become frail and that we would have liked to cherish.

J.-P. De Waegenaere

Une brève rencontre avec Phyllis Playter

Prologue: juillet 1975

C'EST EN 1970 que John Cowper Powys est 'entré dans ma vie'. J'étais un jeune manager dans une entreprise belge en mission professionnelle à Londres. Le voyage de retour vers Bruxelles (train, malle Douvres-Ostende, train) s'avérant long et fastidieux, l'achat d'un livre s'imposait. A l'époque, bien avant sa reprise par des capitaux égyptiens, Harrods était un grand magasin tout à fait classique avec dans ses étages supérieurs un département 'Livres', et même des rayons de livres en seconde main. Je m'y plonge, je feuillette, et découvre un ouvrage qui commence par un voyage en train au départ de Waterloo Station (je repartais de Victoria) et le mystère d'un visage aperçu sur les marches de la gare. Un roman policier donc, exactement ce qu'il me fallait pour mes quelques heures de voyage! C'était *Wolf Solent,* d'un John Cowper Powys dont je ne savais rien.

J'étais pris au piège ! D'autres romans, l'*Autobiography,* furent dévorés et puis l'idée naquit en famille: si nous consacrions nos vacances d'été à visiter ces provinces anglaises décrites dans ses livres, d'y voir ce que sont devenus ces lieux où il vécut il y a tant d'années, peut-être rencontrer des gens qui l'ont connu. C'est ainsi qu'en 1975, après le Dorset et le Somerset les années précédentes, nous nous sommes trouvés au Pays de Galles, avec pour seuls repères Corwen et 7, Cae Coed., glanés je ne sais plus où. En effet, on s'y souvenait de John Cowper, on nous montra la maison, et on nous apprit qu'il était parti s'établir à Blaenau-Ffestiniog il y a des années déjà. Une Mlle Hughes y pourrait nous donner l'adresse exacte, la gouvernante de Monsieur Powys y habitait toujours—aperçu intéressant de l'idée qu'on se faissait de la relation John Cowper-Phyllis, à une époque relativement étroite d'esprit..

Enfin nous voici devant le 1 Waterloo, tout étonnés de découvrir la si petite et modeste maison où notre grand auteur est mort. Une dame en sort, toute menue, nous nous présentons, c'est Phyllis. Nous lui expliquons le sens de notre démarche, elle nous interroge, nous offre un verre d'eau (un coca pour les enfants Patrick et Valérie), tout se passe sur ce petit espace devant la maison, que nous ne visiterons pas. Elle nous révèle l'existence d'une Powys Society avec laquelle je devrais prendre contact. Elle se rendait précisément au Bureau de poste à Blaenau pour y poster un colis (nous croyons comprendre qu'elle est en rapport avec des collectionneurs), nous l'y conduisons, et au retour elle nous offre un exemplaire de *Real Wraiths,* puis nous nous quittons car le ciel s'obscurcit.

C'est ainsi que se termina notre brève rencontre avec Phyllis Playter. Notre admiration pour le peu que nous connaissions de l'œuvre de John Cowper une fois exprimée (ce qui lui a sans doute permis d'évaluer l'immensité de notre ignorance), notre conversation s'est orientée vers les problèmes personnels qu'elle rencontrait, son isolement, sa santé, son âge. Nous avons pu converser paisiblement avec une dame toute semblable à nos propres grands-parents qui étaient de la même génération. Nous l'avons quittée sur le seuil de sa maison, avec le sentiment d'avoir fait une rencontre exceptionnelle, d'une grande dame, mais pas seulement: celle aussi d'une personne devenue fragile et que l'on voudrait pouvoir chérir.

J.-P. De Waegenaere

Letters from Phyllis Playter

1 Waterloo
Blaenau Ffestiniog
Gwynedd
LL41 3LX
August 14th 1975

My dear Pierre De Waegenaere,

It was such a surprise and pleasure to receive your book[1] and note yesterday.

I have already read a little of it and know how much I shall enjoy it and only wish John Cowper could have read it too.

I remember the afternoon you and your wife and lovely children were here as being particularly harmonious and am very glad it could have occurred.

I only wish it could come about again.

Yours

***

Lyndale Hotel
High Street
Blaenau-Ffestiniog
Gwynedd
February 10th 1976

My dear M. Waegenaere,

I am so sorry not to have acknowledged your Christmas remembrance before. But the Winter weather has exhausted me and it is only now that I have come to this little hotel in the centre of Blaenau where I am very comfortable and warm and well looked after, that I am equal to writing letters again.

It was a lovely surprise to receive the Belgian delicious cake-biscuits and such a reminder of your visit last Summer with your wife and children. I have brought the empty tin to keep my letters in this hotel so I am often reminded of your thoughtfulness and of your visit when I see it.

I hope you were able to get some of those paper back books of John Cowper's. They have brought out the first volume of his letters to Llewelyn—and I have seen the page proofs of the

[1] Jean Raspail—*Le jeu du roi* (the King's game), not tr.—quoting J.C.P.: " Toute culture réelle, belle et noble, est fondée sur le rêve" (any real culture, fine and noble, is founded on dreams).

Lettres de Phyllis Playter

1 Waterloo
Blaenau Ffestiniog
Gwynedd
LL41 3LX
14 août 1975

Mon cher Pierre De Waegenaere,

Quelle surprise et quel plaisir de recevoir hier votre livre[1] avec votre petit mot.

J'en ai déjà lu quelques pages et je sais que je vais y prendre plaisir, j'aurais seulement souhaité que John Cowper ait pu le lire aussi.

Je me souviens de l'après-midi où vous, votre femme et vos charmants enfants étaient ici comme d'un jour particulièrement harmonieux et je suis très contente qu'il ait eu lieu.

Si seulement cela pouvait se reproduire.

Bien à vous

***

Lyndale Hotel
High Street
Blaenau-Ffestiniog
Gwynedd
10 février 1976

Mon cher M. Waegenaere,

Je suis désolée de ne pas avoir répondu plus tôt à vos vœux de Noël. Mais l'hiver m'a épuisée et c'est seulement maintenant que je suis dans ce petit hôtel dans le centre de Blaenau où je suis très confortable, au chaud et où l'on prend bien soin de moi, que je suis à même d'écrire à nouveau du courrier.

Ça a été une charmante surprise de recevoir les délicieux cookies belges, cela m'a tant rappelé votre visite avec votre femme et vos enfants l'été dernier. J'ai apporté ici la boîte vide pour y mettre mes lettres et ainsi elle me rappelle souvent votre délicate attention et votre visite lorsque je la vois.

J'espère que vous avez pu vous procurer certains de ces 'paperbacks'[2] de John Cowper. On vient de publier le premier volume de ses lettres à

[1] Jean Raspail – *Le jeu du roi* – citant J.C.P.: 'Toute culture réelle, belle et noble, est fondée sur le rêve.'

[2] Il s'agit des deux volumes de lettres à Llewelyn *Letters to His Brother Llewelyn* publiés par Jeff Kwintner (Village Press) en 1975.

second volume—but have not yet received a copy. I ordered some of the first volume but have never received them—or I would have sent you one.

A friend ordered one in the shop on Regent Street and paid for it and has never received his either. If I get a copy I will certainly send one to you, for they are so interesting and really like a biography as they begin in the 1920's and only end in 1939 when Llewelyn died.

I would not try ordering them if I were you for if we do not get them—on the spot—so to speak, I fear you would be less apt to get them. I am sure I will have some in the end.

I have been here for a week and today the sun is shining for the first time. The days are always full of mist and rain here in the Winter because of the mountains. But the Spring comes early and I shall return to my house the first week or two in March.

I hope all has been well with you and your family—and that this New Year will be a fortunate one.

With my best regards to you and to them and appreciation of your Christmas remembrance.

Yours always

I am always reminded when I write your name of the young American called Van… (*illegible*) (I have forgotten how it was spelled[2]) who rented our room at 4 Patchin Place when we moved to the country in New York State from New York.

***

Lyndale Hotel
February 22nd 1976

My dear M. Waegenaere,

It was very kind of you to send the article[3] on Glastonbury to me and to the Powys Society. Thank you very much.

An exiled American who married and lived in Bruxelles, who used to correspond with J.C.P. often sent him La Libre Belgique and it is nice to see it again. I wish he might have read this one.

I have come to this little hotel in the centre of

[2] He was Dutch and his name was Van Wageningen. Cf *The Diary of John Cowper Powys ~1930*, ed. F. Davies, London: Greymitre Books,1987, p.55.

[3] A critical review by Jacques Franck of the French translation of *Glastonbury Romance*, published in *La Libre Belgique* on 4 February 1976. See p.52 below.

Llewelyn—et j'ai vu les épreuves du deuxième volume—mais n'en ai pas encore reçu d'exemplaire. J'ai commandé quelques exemplaires du premier volume—mais n'en ai reçu aucun—sinon je vous en aurais envoyé un.

Un ami en a commandé un à la librairie sur Regent Street, l'a payé et ne l'a jamais reçu non plus. Si j'en reçois un je vous l'enverrai, car ils sont très intéressants, tout à fait comme une biographie puisqu'ils commencent dans les années 1920 et se terminent seulement en 1939 à la mort de Llewelyn.

Si j'étais vous, je n'essaierais pas d'en commander car si même nous—sur place—ne les recevons pas, j'ai bien peur que ce soit encore plus difficile pour vous. Je suis sûre que je vais en recevoir.

Je suis ici depuis une semaine et aujourd'hui c'est la première fois que le soleil brille. Les journées sont toujours brumeuses et pluvieuses en hiver à cause des montagnes. Mais le printemps arrive de bonne heure, et je retournerai chez moi la première ou la deuxième semaine de mars.

J'espère que tout va bien pour vous et votre famille—et que la Nouvelle Année vous sera bénéfique.

Avec mes meilleurs vœux à vous tous, avec mes remerciements pour votre cadeau de Noël.

Bien à vous

Quand j'écris votre nom, je pense toujours à ce jeune Américain qui s'appelait Van ... (*illisible*) (j'ai oublié comment s'écrivait son nom[3]) qui avait loué notre studio au 4 Patchin Place quand nous sommes partis de New York pour la campagne dans le nord de l'état de New York.

***

Lyndale Hotel
22 février 1976

Mon cher M. Waegenaere,

C'était fort aimable de votre part de m'envoyer cet article[4] sur Glastonbury, ainsi qu'à la Powys Society. Un grand merci.

[3] Il était Néerlandais et s'appelait Van Wageningen. Cf *The Diary of John Cowper Powys ~1930*, non tr., ed. F. Davies, London: Greymitre Books,1987, p.55.

[4] Recension par Jacques Franck des *Enchantements de Glastonbury*, publiée dans *La Libre Belgique* le 4 février 1976.

Blaenau for a few of the winter weeks. February has been very cold with freezing mists. But the spring is not far away and I shall be back in my house before very long.

If I understand it correctly, the *Enchantements de Glastonbury* is to come out in four volumes of which this is the first. How I welcome this. A paperback has come out here in one unwieldy volume which seemed to me to take away all ease and pleasure in reading it.

I expect some copies of this first volume will eventually reach the agents here and I shall have one. But you have given me the pleasure of looking forward to it until it comes.

With my best wishes to you and your family.

I thought you might like to browse this list of Jeffrey Kwintner's paperback publication of J.C.P.'s books—many of them out of print except in this form.

Blaenau-Ffestiniog: looking west over High Street
photo Eric Jones from Wikimedia Commons

1 Waterloo
Blaenau-Ffestiniog
March 2nd 1977

My dear M. Van Wagenaere

Forgive me for being so long in acknowledging your letter and Christmas present but I am getting so old now—I shall be 83 next November—that the winter becomes more and more a matter of survival and not much more.

Now that March has come I feel the approach of spring and am hastening to thank you for the lovely Casket of Biscuits—so delicious—with the relief of Bruges. By far the nicest Christmas present I received.

Un Américain exilé qui s'était marié et vivait à Bruxelles et qui correspondait avec J.C.P. lui envoyait souvent La Libre Belgique, et c'est agréable de le lire de nouveau. J'aurais aimé qu'il lise ce numéro-ci.

Je suis venue dans ce petit hôtel du centre de Blaenau pour quelques semaines cet hiver. Février a été très froid, avec des brouillards givrants. Mais le printemps n'est plus très loin et d'ici peu de temps je serai de nouveau dans ma maison.

Si je comprends bien, les Enchantements de Glastonbury va être publié en quatre volumes, dont celui-ci est le premier. Comme cela me fait plaisir. Un livre 'paperback' est sorti ici en un volume encombrant qui m'a semblé ôter toute facilité et plaisir à le lire.

Je suppose que quelques exemplaires de ce premier volume arriveront jusque chez nos agents ici et que j'en aurai un. Mais vous m'avez donné le plaisir de l'attendre impatiemment jusqu'à ce qu'il arrive.

Avec mes meilleurs voeux pour vous-même et votre famille.

J'ai pensé que vous aimeriez jeter un coup d'oeil à cette liste des publications par Jeffrey Kwintner des livres de J.C.P.—beaucoup d'entre eux épuisés sauf sous cette forme.

***

1 Waterloo
Blaenau-Ffestiniog
2 mars 1977

Mon cher M. Van Wagenaere

Pardonnez-moi d'avoir pris si longtemps avant de répondre à votre lettre et à votre cadeau de Noël mais je me fais si vieille maintenant—j'aurai 83 ans en novembre—que l'hiver devient de plus en plus une question de survie.

Maintenant que nous sommes en mars je sens que le printemps approche et je m'empresse de vous remercier pour le superbe coffret de biscuits—tellement délicieux—avec Bruges en relief. C'est de loin le plus beau cadeau de Noël que j'aie reçu.

I was so interested to hear of your visit to Norfolk and Northwold—which I have never seen—but I know how much it meant to J.C.P. and remained in his mind.

I am sending you a paperback they have issued this month of *Morwyn*—you may have an edition of it but it is long out of print and I am sure J.C.P. would have been pleased to see it in circulation again.

I hope you and your wife and children are well and send my best wishes for the New Year, which is now in its spring.

This is a picture of J.C.P.[4] painted by his sister Gertrude in Corwen.

Yours

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

John Cowper Powys and the Misfit Messiah

(Part II)[1]

AND THEN IN 1913 he found his cause in the last place he expected—the ancestral homeland. Ireland was in ferment with private armies set up to defend and oppose Home Rule. White spoke at a London meeting of Protestants for Home Rule on a platform with George Bernard Shaw and Arthur Conan Doyle. He decided the Irish problem was really the "sex-problem" on a vast scale with the masculine principle, authoritarian Protestantism, trying to suppress the feminine, Irish Catholicism. He felt he could reconcile the two. In Dublin he was appalled at police brutality towards strikers and offered his military expertise to the labour movement. He worked with the socialist James Connolly[2], to set up the self-defence workers militia, the Irish Citizen Army. The treasurer was the colourful revolutionary, Countess Markievicz[3]. White later quarrelled with the organization, but his initial drilling and training prepared the ICA for revolution. Connolly was convinced the Irish Revolution should have a socialist character and ensured the ICA had a central role in the 1916 Easter Rising.

White was dissatisfied with the slow growth of the Citizen Army and claimed he could have remodelled Ireland with 20,000 men. In 1914 he offered his services to the nationalist militia formed to defend Home Rule, the Irish Volunteers. This was his high-water mark as a revolutionary leader in a force that reached 168,000 at its peak. The outbreak of the Great War led to a parting of the ways when the

[4] A postcard reproduction of the painting which is now in the National Museum of Wales at Cardiff. Painted at Corwen, JCP is represented as he says reclining "on my back on my couch with a board propped against my knees & my paper on the board to write..." 13 October 1944, *John Cowper Powys : Letters 1937-54*, ed. I.C. Peate, Cardiff: U. of Wales Press, 1974.

[1] Part I was published in *lettre powysienne* n°30.

[2] James Connolly (1868-1916), Irish republican, aligned to syndicalism and marxist theorist. He had founded the Irish Labour Party in 1912.

[3] See P. Quigley, *Sisters Against the Empire ~ Countess Constance Markievicz and Eva Gore-Booth, 1916-1917*, Liffey Press, Dublin, 2016.

J'ai été très intéressée d'apprendre votre visite dans le Norfolk et à Northwold—que je n'ai jamais vus—mais je sais ce que cela représentait pour J.C.P. et combien il s'en souvenait.

Je vous envoie *Morwyn* en 'paperback', il vient d'être publié ce mois-ci—vous en avez peut-être déjà une édition mais il y a longtemps que le titre est épuisé et je suis sûre que J.C.P. aurait été heureux de le voir de nouveau en circulation.

J'espère que vous allez tous bien et je vous envoie mes meilleurs vœux pour la Nouvelle Année qui en est maintenant au printemps.

Voici un portrait de J.C.P.[5] qui a été peint par sa sœur Gertrude à Corwen.

Bien à vous

°°°°°°°°°°°°°°°°°°°°

John Cowper Powys et le Messie Inadapté

(2ème partie)[1]

ET VOILA QU'EN 1913 il découvrit la cause à laquelle il allait se consacrer, dans le dernier endroit auquel il aurait pensé—le pays ancestral. L'Irlande était alors en ébullition avec des armées privées levées pour défendre ou contrer la "Home Rule"[2]. White prit la parole à Londres lors d'un meeting de Protestants partisans de la Home Rule, aux côtés de George Bernard Shaw et d'Arthur Conan Doyle. Il décida que le problème irlandais était en fait un "problème sexuel" à vaste échelle avec un principe masculin, le protestantisme autoritaire s'efforçant de supprimer le principe féminin, le catholicisme irlandais. Il se sentait à même de réconcilier les deux. A Dublin il fut choqué par la brutalité de la police envers les grévistes et proposa son expertise militaire au mouvement ouvrier. Il travailla avec le socialiste James Connolly[3] afin d'organiser la milice d'autodéfense des travailleurs, la "Irish Citizen Army". La révolutionnaire et originale Comtesse Constance Markievicz[4] en gérait les comptes. Plus tard White se brouilla avec cette organisation, mais les exercices et l'entraînement militaires qu'il mit en place prépara la ICA pour la révolution. Connolly était convaincu que la Révolution irlandaise devait avoir un caractère socialiste et fit en sorte que l'ICA

[5] Carte postale reproduisant le tableau qui se trouve aujourd'hui au National Museum of Wales à Cardiff. Peint à Corwen, JCP y est representé comme il dit allongé "sur le dos sur mon divan, une planche calée contre les genoux & ma feuille sur la planche pour y écrire..." 13 octobre 1944, *John Cowper Powys : Letters 1937-54*, ed. I.C. Peate, non tr., Cardiff: U. of Wales Press, 1974.

[1] La 1ère partie a été publiée dans *la lettre powysienne* n°30.

[2] La 'Home Rule' est un projet visant à donner une autonomie interne à l'Irlande, qui reste cependant sous la tutelle de la couronne britannique. Elle fut accordée par le gouvernement britannique en 1912.

[3] James Connolly (1868-1916), indépendantiste irlandais, syndicaliste et théoricien marxiste. Il avait fondé en 1912 l'Irish Labour party (parti travailliste irlandais).

[4] Voir P. Quigley, *Sisters Against the Empire ~ Countess Constance Markievicz and Eva Gore-Booth, 1916-1917*, non tr., Liffey Press, Dublin, 2016.

Countess Markievicz
from Wikimedia Commons

Volunteers objected to his suggestion that the British Government should employ them as an Irish Home Guard. His trenchant and individualist views meant that he usually quarrelled with the leadership of organizations whose policies he supported.

He detested the carnage of the Great War, but could not remain inactive. In 1915 he converted his Ford two-seater car into an ambulance and drove with Dollie to the front in Belgium.

> For a time I fetched carloads of blasted humanity off the 'wounded' trains and distributed them around the Dunkirk hospitals. I saw enough to intensify my instinctive loathing of the whole filthy mechanical slaughter—yes, and my contempt for the mentality that could accept it as all in the day's work. I wanted to get outside, above it all, get behind the roots of the filthy thing in the human mind and soul.[4]

He was regarded with suspicion by the British Red Cross because of his support for Irish independence. He and Dollie went to Paris and stayed in a hotel off the Rue Bonaparte where they decided they had had enough of the war. Dollie went to her mother in Gibraltar and they divorced some time afterwards. White mingled with the set around Maud Gonne, Yeats' beloved, in her Passy apartment and became involved in a ménage à trois with an American artist and his wife. He concluded that the war was caused not by hatred but by frustration due to an excess of love:

> I saw humanity as a bird with one wing, attacking itself as a crippled bird is attacked by the flock. Women are not yet functioning as free individuals. The War would ultimately cure the root evil which had caused it by completing the freeing of women, which had begun; but that completion would pass far beyond the political and economic emancipation.[5]

He was far removed from the Powys family who strove to assist the British war effort—Bertie attempted to enlist in 1914 but the military authorities advised him to continue with his work as an architect. Will enlisted in 1915, and Bertie was conscripted in 1917 and served in France. John wrote a long propagandist pamphlet, *The War and Culture*, countering the views of a Harvard professor in favour of Germany. White was still able to rely on connections within the British state, but his activities led to increasing strain. In 1916 he tried to organise a miners strike in Wales to prevent the execution in Dublin of James Connolly.

> Had I succeeded I would have cut off the coal supply to the British Fleet. I failed. The very day, I believe, of my arrest, Connolly was strapped to a chair wounded and shot by firing squad.[6]

He was sentenced to three months in Swansea Jail. The lenient sentence can

[4] Jack White, *Misfit, A Revolutionary Life*, Livewire, Dublin, 2007, p.227.
[5] Ibid, p.229.
[6] Ibid, p.230.

ait un rôle central dans le soulèvement de Pâques 1916.

White était insatisfait du trop lent développement de la Citizen Army et affirmait qu'il aurait pu remodeler l'Irlande avec 20.000 hommes. En 1914 il offrit ses services à la milice nationaliste formée pour défendre la Home Rule, les "Irish Volonteers". Ce fut l'apogée de sa carrière comme chef révolutionnaire d'une force qui atteignit jusqu'à 168.000 hommes. La Grande Guerre éclata, conduisant à une scission quand les Volonteers s'opposèrent à sa suggestion que le gouvernement britannique devrait les utiliser comme Garde Nationale. Ses façons de voir, tranchées et individualistes, faisaient qu'il se disputait en général avec les chefs des organisations dont il soutenait la politique.

Il avait en horreur le carnage de la Grande Guerre, mais ne poulait pas demeurer inactif. En 1915 il convertit sa Ford à deux places en ambulance et partit avec sa femme Dollie sur le front en Belgique.

> Pendant un certain temps je chargeais la voiture de cette humanité pitoyable que j'allais chercher aux trains de blessés et que je distribuais aux alentours dans tous les hopitaux de Dunkerque.. J'en ai vu assez pour renforcer mon aversion instinctive de tout ce répugnant massacre mécanique—oui, et mon mépris pour la mentalité qui pouvait accepter cela comme normal. Je voulais m'enfuir dehors, au-dessus de tout cela, comprendre les racines de ce dégoût dans l'âme humaine, dans l'esprit humain.[5]

La Croix-Rouge britannique se méfiait de lui à cause de son soutien à l'indépendance irlandaise. Il vint à Paris avec Dollie et séjourna dans un hôtel près de la rue Bonaparte, et là ils décidèrent qu'ils en avaient assez de la guerre. Dollie partit chez sa mère à Gibraltar, ils divorcèrent peu après. White se mêla aux gens qui faisaient partie de l'entourage de Maud Gonne, l'amour de Yeats, dans son appartement de Passy et devint impliqué dans un ménage à trois avec un artiste américain et sa femme. Il était arrivé à la conclusion que la guerre était causée non par la haine, mais par la frustration créée par un excès d'amour:

> Je voyais l'humanité comme un oiseau avec une seule aile, qui s'attaque lui-même tout comme une bande d'oiseaux attaque celui qui est blessé. Les femmes n'agissent pas encore en individus libres. Cette guerre finirait par guérir le mal qui était à sa racine en menant à bien la libération des femmes qui avait commencé; mais cet aboutissement allait dépasser de beaucoup l'émancipation politique et économique.[6]

Il était bien loin de la famille Powys qui s'efforçait de contribuer à l'effort de guerre britannique—Bertie tenta de s'engager en 1914 mais les autorités militaires l'engagèrent à continuer son travail comme architecte. Willie s'engagea en 1915 et en 1917 Bertie fut appelé sous les drapeaux et servit en France. John écrivit *The War and Culture*, un long pamphlet de propagande, pour contrer les sympathies germanophiles d'un professeur de Harvard. White avait encore ses entrées en Grande-Bretagne, mais il résultait de ses activités une tension grandissante. En 1916 il tenta d'organiser une grève des mineurs au Pays de Galles pour empêcher l'exécution de James Connolly à Dublin.

> Si j'avais réussi j'aurais privé la flotte britannique de charbon. J'échouai. Le jour même, je crois, où je fus arrêté, Connolly fut attaché blessé à une chaise et fusillé par un peloton d'exécution.[7]

---

[5] Jack White, *Misfit, A Revolutionary Life*, non tr., Livewire, Dublin, 2007, p.227.

[6] Ibid, p.229.

[7] *Misfit*, p.230.

only be attributed to his former military record as his actions could have resulted in trial for treason and the death penalty. In December 1916 he visited Constance Markievicz in Aylesbury Prison and lobbied officials to improve her conditions. When she was released after the other Irish prisoners in June 1917, White took her to the Houses of Parliament. He dressed in top hat and spats and they celebrated her freedom with tea and strawberries on the terrace.

Dublin May 1916
Keogh Brothers Ltd., photographers
from Wikimedia Commons

When he lived in England he mixed in literary and political circles. His search for spiritual answers led him to stay with D.H. Lawrence and his wife, Frieda, in their rural cottage. The situation became tense when a relationship developed between White and Frieda, but it was White who punched Lawrence in the stomach in an argument about the meaning of love. Lawrence used the incident in his *roman à clef, Aaron's Rod*, where White appears as Jim Bricknell, an opinionated ex-army officer, "a sort of socialist and a red-hot revolutionary of a very ineffectual sort."[7] Jim arrives at the Hampshire cottage of writer Rawdon Lilly (Lawrence) and during the night eats half a loaf of bread. "Hunks of bread won't fill you up," Rawdon protests. "Gives the stomach something to work at, and prevents it grinding on the nerves," said Jim.

One is reminded of John Cowper and his predilection for stale bread. The two men discuss love and Jim speaks of his feelings:

> …I only live when I can fall in love. Otherwise I'm dying by inches. Why, man, you don't know what it was like. I used to get the most grand feelings—like a great rush of force, or light—a great rush—right here, as I've said, at the solar plexus…

Rawdon accuses Jim of messing when the latter jumps from his chair and gives him a number of blows in the stomach.

Lawrence mercilessly satirized his friends in the novel, making it hard to distinguish fiction from fact, but it is accepted by scholars that a similar event took place. Lawrence alienated many of his friends who found themselves caricatured in his novels and some undoubtedly would have wished, like White, to have thrown the first punch. John Cowper appeared to refer to the incident in his diary of 17 November 1941:

I confined myself to posting my letter to old 'White of White' that War-

[7] D.H. Lawrence, *Aaron's Rod*, Penguin Books, London, 1968, p.95.

Il fut condamné à trois mois de prison qu'il purgea à Swansea. Il ne dut cette clémence qu'à son brillant passé militaire, car ses récentes activités auraient pu entraîner une condamnation pour trahison et la peine capitale. En décembre 1916 il vint voir Constance de Markievicz détenue à la prison d'Aylesbury et fit pression auprès des autorités pour améliorer les conditions de sa détention. Lorsqu'en juin 1917 elle fut remise en liberté, après les autres prisonniers irlandais, White l'emmena au Parlement. Il avait revêtu un haut de forme et des guêtres, et ils fêtèrent sa libération avec du thé et des fraises sur la terrasse.

Du temps où il habitait en Angleterre il fréquenta les cercles littéraires et politiques. Sa quête de réponses d'ordre spirituel le conduisit à s'installer chez D.H. Lawrence et sa femme Frieda dans leur maison à la campagne. La situation se tendit lorsque White et Frieda eurent une liaison, mais ce fut White qui donna des coups de poing dans l'estomac à Lawrence lors d'une discussion sur la signification de l'amour. Lawrence utilisa l'incident dans son roman à clef, *La verge d'Aaron*, dans lequel White apparaît sous les traits de Jim Bricknell, ancien officier aux opinions très arrêtées, "une espèce de socialiste, un révolutionnaire rouge du genre le plus inefficace."[8] Jim arrive chez l'écrivain Rawdon Lilly (Lawrence) dans son cottage du Hampshire et au cours de la nuit mange un demi-pain. "Mais ces grosses tranches de pain ne vont pas vous rassasier." proteste Rawdon. "Ça donne du travail à l'estomac et ça l'empêche de grincer sur les nerfs," dit Jim.

Cela fait penser à John Cowper, à sa prédilection pour le pain rassis. Les deux hommes se mettent à discuter de l'amour et Jim parle de ses sentiments:

> ... Je ne vis que quand je puis être amoureux. Autrement, je meurs peu à peu. Mais vous ne pouvez pas savoir comment c'était. J'éprouvais les plus agréables sensations, comme un grand afflux de force, ou de lumière, un grand afflux, juste là, comme je vous l'ai dit, dans le plexus solaire...

Rawdon accuse alors Jim de faire l'imbécile sur quoi ce dernier saute de sa chaise et le bourre de coups de poings à l'estomac.

Lawrence dans ses livres faisait impitoyablement la satire de ses amis, rendant difficile de distinguer la fiction de la réalité, mais il est généralement accepté par les spécialistes qu'un semblable événement eut bien lieu. Lawrence s'aliéna beaucoup d'amis qui se découvraient caricaturés dans ses romans et certains auraient sans aucun doute aimé faire comme White et lui envoyer en premier un coup de poing. John Cowper semble mentionner l'incident dans son journal du 17 novembre 1941:

> Je me suis borné à poster ma lettre au vieux 'White de White' ce Macro-Micro-Sexe-Guerrier de White-hall (Comté d'Antrim) qui avait 'botté' (ou aurait voulu botter) 'le CUL' du Lawrence de *Amants et Fils* et je m'attends à ce qu'il me 'botte le cul' aussi, au cas où je le mécontenterais![9]

White dans les années 20 se déplaçait entre Dublin, Londres et Belfast, et il passa un certain temps en prison dans chacune de ces juridictions, mais il semble que ces dix années aient été perdues pour lui. Il rencontra T.E. Lawrence, d'Arabie, qui, réunissant pensée et action, apparut aux intellectuels comme l'homme complet. Selon John Cowper, White "... a convaincu le plus Grand

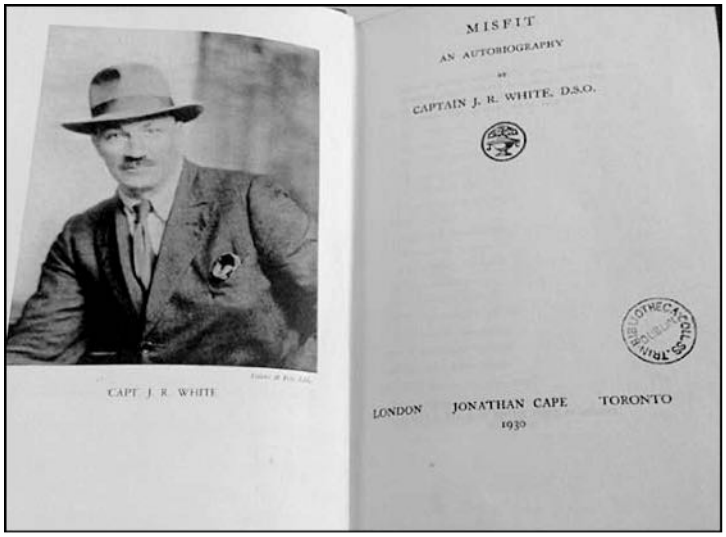
[8] D.H. Lawrence, *La verge d'Aaron*, tr. R. Cornaz, Gallimard, p.88.

[9] Leo Keohane, *Captain Jack White*, non tr., Merrion Press, Kildare, 2014, p.241.

> Sex-Macro-Micro of White-hall (County Antrim) who either 'kicked' (or wanted to kick) 'the ARSE' of Lawrence of 'Sons and Lovers' and I expect if he ever gets displeased with me will 'Kick my arse' too![8]

White moved between Dublin, London and Belfast in the 1920s and spent prison terms in each jurisdiction, but it appears to have been a lost decade for him. He met T.E. Lawrence, of Arabia fame, who combined thought with action in what appeared to intellectuals to be the fully integrated man. According to John Cowper, White "…got that Greatest Prig and most Conceited Prig of all our writers and of all our men of action, Lawrence of Arabia to 'midwife' his first book called *Misfit*…"[9]

Misfit, *an Autobiography*, by Captain Jack White, was published in 1930 by Jonathan Cape, who would later publish Lawrence's *Seven Pillars of Wisdom*. The book deals with White's spiritual quest and political career between the Boer War in 1900 up to 1916. It is at times erratic, obscure, funny, self-justifying and self-lacerating. It is one of the most unusual books produced by a political figure. Lawrence died in a motorcycle accident in 1935, so White may have been looking for a new literary mentor when he made contact with John Cowper.



Misfit frontispiece, 1930
from http://www.rte.ie

He requested a critique of the manuscript of his new book, which continued his life story with more exegesis of his philosophy, and John Cowper and Phyllis responded in glowing terms—she "summed him up and his writings wondrously, giving him her greatest praise, comparing him to Dostoevsky and Gogol."[10]

John Cowper was thinking about this manuscript in November 1941 when he wrote that White

> ... is now getting me to 'midwife' his second book containing bolder prophetic utterances than any Lawrence whether of Derbyshire or of Arabia has ever dared to publish... I gave up my walk yesterday afternoon and only posted my Letter to Mr White about his book of Revelation.[11]

White's niece, Patricia Napier, spent time in a tuberculosis sanatorium in Wales during the war where she was visited by Powys who wrote to her about her uncle's new book:

> I've never read a more honest book, for on my life, I don't believe there *is* a more honest book… I mean a book in which a man or woman talks of themselves and tries to explain themselves! Well I envy you the thrill—and everyone else who gets it later in print, the thrill of reading

[8] Leo Keohane, *Captain Jack White*, Merrion Press, Kildare, 2014, p.241.
[9] Ibid.
[10] Ibid.
[11] Ibid.

Suffisant et le plus Grand Vaniteux de tous nos écrivains et de tous nos hommes d'action, Lawrence d'Arabie, d'aider à 'l'accouchement' de son premier livre intitulé *Misfit*..."[10]

Misfit, an Autobiography, par le capitaine Jack White, fut publié en 1930 par Jonathan Cape, qui publiera plus tard *Les Sept Piliers de la Sagesse* de Lawrence. Le livre traite de la quête spirituelle et de la carrière politique de White, de la Guerre des Boers en 1900 jusqu'à 1916. Il est par moments désordonné, obscur, drôle, le fait d'un homme qui cherche à se justifier autant qu'à se déchirer. C'est un des livres les plus originaux écrits par un personnage politique. Lawrence mourut en 1935 dans un accident de motocyclette, il est donc possible que White ait voulu trouver un nouveau mentor littéraire lorsqu'il contacta John Cowper.

Il sollicita une critique du manuscrit de son nouveau livre, qui poursuivait l'histoire de sa vie avec plus d'analyse de sa philosophie, et tant John Cowper que Phyllis répondirent de façon élogieuse—elle "récapitula de façon merveilleuse sa personnalité et ses écrits, lui donnant des louanges extrêmes, et le comparant à Dostoievski et Gogol."[11]

C'est à ce manuscrit que John Cowper pensait en novembre 1941 lorsqu'il écrivait que White

> ... me pousse maintenant à aider à 'l'accouchement' de son deuxième livre qui contient de plus audacieuses déclarations prophétiques qu'aucun Lawrence, qu'il soit du Derbyshire ou d'Arabie, ait jamais eu l'audace de publier... J'ai renoncé à ma marche hier après-midi, j'ai seulement posté ma Lettre à M. White sur son livre de Révélation.[12]

La nièce de White, Patricia Napier, passa quelque temps dans un sanatorium pour tuberculeux au Pays de Galles pendant la guerre et Powys vint lui rendre visite. A propos du nouveau livre de son oncle Powys lui avait écrit:

> Je n'ai jamais lu livre plus honnête, car sur ma vie je ne crois pas qu'il *existe* un livre plus honnête... je veux dire un livre dans lequel un homme, une femme parlent d'eux-mêmes et s'efforcent de faire toute la lumière sur eux! Eh bien, je vous envie l'émotion—de même qu'à tous ceux qui liront plus tard ce livre lorsqu'il sera publié, l'émotion ressentie en lisant pour la première fois la fin de la 3ème partie. Car il ne vous lâche pas.[13]

Après la mort de White le manuscrit disparut. Leo Keohane pense qu'il peut avoir été mal catalogué dans les Archives Nationales.

Pendant la seconde guerre mondiale, White fut obligé de demeurer dans le comté d'Antrim, et White Hall n'avait rien à voir avec Yasnaya Polyana et son cercle de disciples. Il offrit son aide pour combattre le fascisme, elle fut froidement refusée. Pour sa subsistance il faisait pousser des légumes qu'il vendait au marché local. Durant ces sombres années la correspondance avec John Cowper était un lien important avec une âme sœur. Nous ne pouvons que faire des suppositions sur les sujets de leur correspondance, mais nous pouvons être certains qu'elle était passionnée et sans inhibition. Ils ont dû discuter de l'effet de la guerre sur les mœurs sexuels, de la réalité ou non de Dieu/la Cause Première/le Grand Macro et de la place de l'humanité dans le cosmos. Ils ont certainement dû discuter de l'évolution de la guerre et se réjouir de la défaite du

[10] Ibid., p.241.

[11] Keohane, *op.cit.*, p.241.

[12] Ibid., p.241.

[13] Lettre de John Cowper Powys à Patricia Napier, s/d.

this finale to Part 3 for the first time. For it certainly holds you."[12]

After White's death the manuscript disappeared. Leo Keohane believes it may be wrongly catalogued in the National Archives.

World War Two saw White confined to Antrim, and White Hall was no Yasnaya Polyana with a circle of disciples. His offer to help fight Fascism was coldly refused. He depended on growing vegetables and selling them in a local market. In these bleak years the correspondence with John Cowper was an important link to a kindred spirit. We can only speculate about the subjects of the correspondence, but we can be certain it was hot and uninhibited. They would have discussed the effect of the war on sexual morals, the reality or otherwise of God / the First Cause / the Great Macro and the place of humanity in the cosmos. They would surely have discussed the progress of the war and exulted in the defeat of Nazism and Fascism and speculated on the post-war world.

John Cowper made a diary note on 10 January 1945 of a letter from White saying he had "a malignant growth in his prostrate and is being cured by pills made of female hormones." He further noted on 19 March: "White of White has cancer of the Prostate Gland. White of White believes that his revelation from God will cure it." White had strength enough to announce his candidacy in the British election of August 1945. As ever he went against type by standing as a Socialist Republican in a Loyalist constituency. He hired the local Orange Hall and made a speech denouncing politicians and institutions including the Orange Order.

John Cowper noted "the mental and physical pain and fear endured by old White of White" on 22 December 1945. Neither the spiritual revelation nor bouts of solitary drinking could stop the cancer. Locals in the Antrim village of Broughshane would hear White's horse passing late at night on unknown expeditions. Powys wrote on 29 December he had received a

> tragic letter from White of White saying that half a bottle of whiskey made his Cancer of the Prostrate worse and he was due for that operation where you 'excrete' through tubes on your front bowels. He asks my advice about suicide… on principle I defend Suicide, but I would be too cowardly to kill myself.[13]

White died in a Belfast nursing home on Sunday, 3 February 1946, and John Cowper recorded the death in his entry of 7-9 February:

> DEATH OF White of White may he rise to Immortality and Intense Happiness. O it is such a relief to me that he is out of it and I can only say may he be clear of the 'Bad Macro' and its Holy Terrors! He died on Candlemas. A letter from Mrs White of White has been answered by me—Aye! Aye! But she says he smoked a CIGARETTE half an hour before he Died. May he rise from Death!!!! I shall tell my son to say a MASS for him.[14]

There can be little doubt that the relationship was significant for both of them. The friendship with John Cowper had a more enduring quality than White's previous friendships. He found someone who was tolerant and non-judgemental enough to try and understand behaviour and attitudes most people dismissed as deranged. They never met, but considering White's temperament, maybe that was for the better. Powys liked to perform the part of "Crazy Jack,"

[12] Letter from John Cowper Powys to Patricia Napier, n / d.

[13] Keohane, *op.cit.*, p.241-2.

[14] Ibid., p.242.

Nazisme et du Fascisme, en se demandant comment évoluerait le monde d'après-guerre.

John Cowper dans son journal nota le 10 janvier 1945 que White dans une lettre lui disait qu'il souffrait "d'une tumeur maligne de la prostrate et qu'on le soignait avec des pillules faites d'hormones féminines." Il note plus loin, le 19 mars: "White de White a un cancer de la Prostrate. Il pense que sa révélation reçue de Dieu va le guérir." White avait cependant assez d'énergie pour annoncer sa candidature aux élections britanniques d'août 1945. Comme toujours il se singularisait en se présentant comme Républicain socialiste dans une circonscription loyaliste. Il loua le hall local de l'Ordre d'Orange[14] et fit un discours où il lançait des accusations contre les politiciens et les institutions, y compris l'Ordre d'Orange.

John Cowper dans son journal le 22 décembre 1945 nota "la souffrance et la peur mentales et physiques endurées par le vieux White de White". Aucune révélation spirituelle non plus que des séances de beuverie solitaire ne pouvaient arrêter la progression du cancer. Les gens du village de Broughshane dans le comté d'Antrim pouvaient entendre le cheval de White passant tard dans la nuit lors de mystérieuses expéditions. Le 29 décembre, Powys écrit qu'il avait reçu

> une lettre tragique de White de White qui me dit que son Cancer de la Prostate a été aggravé par une demi-bouteille de whiskey et qu'il va lui falloir avoir cette opération où l'on vous fait "excréter" à travers des tubes fixés sur vos intestins. Il me demande ce que je pense du suicide... Par principe je suis en faveur du Suicide, mais je suis bien trop lâche pour me tuer.[15]

White mourut le 3 février 1946 dans une clinique de Belfast et John Cowper consigna sa mort dans son journal les 7-9 février:

> MORT DE White de White qu'il s'élève à l'immortalité et à une intense Félicité. Oh, je suis tellement soulagé qu'il soit enfin sorti de tout ça et tout ce que je peux dire c'est que j'espère qu'il est maintenant débarrassé du "Mauvais Macro" et de ses Saintes Terreurs! Il est mort le jour de la Chandeleur. J'ai répondu à la lettre de Mme White de White—Eh oui! Eh oui! Mais elle dit qu'il a fumé une CIGARETTE une demi-heure avant de Mourir. Qu'il ressuscite de la Mort!!!! Je vais dire à mon fils de célébrer une MESSE à sa mémoire.[16]

Il ne fait aucun doute que leur relation fut significative pour tous deux. L'amitié avec Powys possédait une qualité plus durable que les précédentes amitiés de White. Il trouva un homme qui était tolérant et assez impartial pour essayer de comprendre la conduite et les positions que la plupart des gens considéraient comme insensées. Ils ne se rencontrèrent jamais, ce qui vaut peut-être mieux si on prend en compte le caractère de White. Powys aimait endosser le rôle de "Jack le Fou", mais on soupçonnait que derrière tout cela il était rationnel et maître de lui. En Jack White il rencontra quelqu'un d'authentique, un homme qui était motivé par une expérience de conscience cosmique. On ne peut qu'espérer que White trouva dans leur correspondance des réponses qui l'ont satisfait, mais sans les copies de leurs lettres on ne peut être sûr de la

[14] L'Ordre d'Orange ('Orange Order' en anglais), aussi connu sous le nom d'Ordre orangiste ou Institution d'Orange, est une organisation protestante nord-irlandaise.

[15] Keohane, *op.cit.*, p.241-2.

[16] Keohane, *op.cit.*, p.242.

but there was the suspicion that he was rational and controlled behind it all. In Jack White he encountered the real thing, a man who was motivated by an experience of cosmic consciousness. We can only hope that White found answers that satisfied him in the correspondence, but without copies of letters we can never be certain of the course they followed. White's letters to John Cowper are not in the Powys archives, while his biographer, Leo Keohane, has queried the notion that White's papers were destroyed by his family.

White's approach was similar to that of his correspondent:

> I am what I call an introvert, I believe. I look inwards to the roots of things; that is, away from environment, for a start anyhow, to principles; away from effects to causes. So I'm apt to find that things, looking solid enough to the outer eye, are to the inner eye the dying effects of a dead cause.[15]

His quest led him through the philosophies of the Twentieth Century—follower of Tolstoy; libertarian; guild socialist; Marxist; Anarchist, before he settled on the term "Christian Anarchist." Many considered him mentally unbalanced, a fool and a madman, a self-centred individualist. The fair-minded conceded he was sincere, idealistic, unwilling to compromise his beliefs and a champion of the oppressed.

Patrick Quigley

Bibliography:

Boyd, Andrew. *Jack White First Commander, Irish Citizen Army*, Donaldson Archives, Belfast, 2001

Goodway, David. *Anarchist Seeds beneath the Snow*, U. of Liverpool Press, 2007

—. *The Politics of John Cowper Powys*, Powys Review 15

Keohane, Leo. *Captain Jack White, Imperialism, Anarchism & the Irish Citizen Army*, Merrion Press, Kildare, 2014

Lawrence, D.H. *Aaron's Rod*, Thomas Seltzer, New York, 1922

Powys, John Cowper. *Autobiography*, John Lane the Bodley Head, London, 1934

—. *Letters of John Cowper Powys and Emma Goldman*, ed. D. Goodway, Cecil Woolf, London, 2008

—. *Letters of John Cowper Powys to Louis Wilkinson*, MacDonald, London.

White, Jack. *Misfit - An Autobiography*, Jonathan Cape, 1930

—. *Misfit - A Revolutionary Life* (new edition with new subtitle and extra material), Livewire, Dublin, 2005 & 2013

—. *The Meaning of Anarchism*, with an introduction by Albert Meltzer, Christie books, 2013. (Kindle edition from Amazon.co.uk)

—. 'A Rebel in Barcelona', CNT-AIT Boletin de Informacion. No. 15, November 11th 1936. Available at: <http://www.katesharpleylibrary.net/tb2sdz>

White, Derrick. *Misfit*, reviewed by White's son, available at: <libcom.org/history/misfit-revolutionary-life-captain-jack-white>

Workers Solidarity Movement: their website has a number of articles on White available at: <http://www.wsm.ie/jack-white>Jack White | Workers Solidarity Movement>

[15] *Misfit*, p.58.

tournure qu'elles prirent. Les lettres de White à John Cowper ne se trouvent pas dans les archives Powys, alors que son biographe, Leo Keohane, a émis des doutes que ses papiers aient été détruits par la famille.

La conduite de White était semblable à celle de son correspondant:

> Je suis ce que j'appelle un introverti, je crois. Je regarde vers l'intérieur jusqu'aux racines des choses; c'est-à-dire le regard détourné de l'environnement, tout au moins au début, vers les principes; détourné des effets vers les causes. Aussi ai-je tendance à trouver que les choses, d'allure substantielle pour l'œil externe, sont pour l'œil interne les effets mourants d'une cause morte.[17]

Sa quête le mena à travers les philosophies du vingtième siècle—disciple de Tolstoï; libertaire; socialiste autogestionnaire; marxiste; anarchiste, avant de finalement se fixer sur le terme "Anarchiste chrétien." Beaucoup le considéraient comme déséquilibré, imbécile et fou, un individualiste égocentriste. Les gens impartiaux ont reconnu qu'il était sincère, idéaliste, qu'il refusait tout compromis sur ses principes, et qu'il était un défenseur des déshérités.

Patrick Quigley

Bibliographie:

Boyd, Andrew. *Jack White First Commander, Irish Citizen Army*, Donaldson Archives, Belfast, 2001

Goodway, David. *Anarchist Seeds beneath the Snow*, U. of Liverpool Press, 2007

—. *The Politics of John Cowper Powys*, Powys Review 15

Keohane, Leo. *Captain Jack White, Imperialism, Anarchism & the Irish Citizen Army*, Merrion Press, Kildare, 2014

Lawrence, D.H. *La verge d'Aaron*, trad. F. Roger-Cornaz, Gallimard, 1935.

Powys, John Cowper. *Autobiography*, John Lane the Bodley Head, London, 1934

—. *Letters of John Cowper Powys and Emma Goldman*, ed. D. Goodway, Cecil Woolf, London, 2008

—. *Letters of John Cowper Powys to Louis Wilkinson*, MacDonald, London, 1958

White, Jack. *Misfit - An Autobiography*, Jonathan Cape, 1930

—. *Misfit - A Revolutionary Life* (nouvelle édition avec nouveau sous-titre et éléments supplémentaires), Livewire, Dublin, 2005 & 2013

—. *The Meaning of Anarchism*, introduction Albert Meltzer, Christie books, 2013. (Edition Kindle à Amazon.co.uk)

—. 'A Rebel in Barcelona', CNT-AIT Boletin de Informacion. No. 15, November 11th 1936. Disponible à: <http://www.katesharpleylibrary.net/tb2sdz>

White, Derrick. *Misfit*, recension par le fils de White, disponible à: <libcom.org/history/misfit-revolutionary-life-captain-jack-white>

Workers Solidarity Movement: leur site web comprend des articles à propos de White disponible à: <http://www.wsm.ie/jack-white>Jack White | Workers Solidarity Movement>

[17] *Misfit*, p.58.

Suspended Judgments traduit...

SAMEDI 15 OCTOBRE DERNIER a eu lieu à la librairie Gwalarn à Lannion une séance de signatures de *Jugements Réservés*, ladite traduction, en même temps que de *Les sœurs Brontë*, une étude sur la jeunesse de ces étonnantes jeunes femmes, en présence de son auteur, Stéphane Labbe et de moi-même. Gros succès pour Stéphane, nettement moins pour ma traduction: un seul exemplaire vendu! Néanmoins, plusieurs exemplaires ont trouvé sur amazon.fr des lecteurs intéressés et inconnus de moi mais à qui j'ai ensuite écrit. Parmi eux, M. Fabrice L'Official m'a fait la réponse reproduite ci-dessous qui à mon avis mérite d'être lue:

Les Sables d'Olonne, 8 octobre 2016

Chère Jacqueline,

Je tiens à vous exprimer toute ma reconnaissance pour m'avoir permis, grâce à la belle et limpide traduction que vous en avez donnée, de connaître et d'apprécier *Jugements Réservés*, dont j'achève aujourd'hui la lecture; séduit, enthousiasmé, ému parfois par cette voix tour à tour pénétrante, tranchante, ou ironique transparaissant derrière chacun de ses brefs essais où Powys, à l'encontre de la critique littéraire académique, parvient, en quelques pages, à saisir l'essence même de la littérature: car c'est moins la perfection achevée d'une œuvre qui le retient, que l'effet qu'elle produit sur le lecteur, sa puissance agissante qui nous métamorphose en modifiant et en enrichissant notre jugement, non pas seulement sur les livres, mais sur la vie. Il est d'ailleurs révélateur qu'il choisisse parfois, comme pour Voltaire ou Rousseau, d'écarter de larges pans de l'œuvre pour resserrer son analyse sur l'homme et j'ai aimé qu'à partir d'un auteur, le lecteur soit amené à emprunter des sentiers inattendus où Powys le conduit hors du champ clos de la littérature, dans ces beaux passages où le souvenir d'une première lecture le ramène, presque invariablement vers la nature. Ces mouvements d'échappée—ou de retour—au sein de paysages matriciels dévoilent un espace derrière les mots et c'est, il me semble, par cette ouverture poétique et métaphysique (présente tout à la fois dans ses romans et ses essais), que Powys réalise cette reliaison, infiniment rare, entre la littérature et le monde réel. Par plus d'un trait, la sagesse de Powys m'a semblé entretenir des affinités avec la pensée chinoise, qu'il s'agisse de ce sentiment d'intimité avec la nature ou du dépassement des contradictions apparentes: il y a du taoïste chez ce Gallois.

Sur un autre plan, j'ai été également sensible aux considérations esthétiques et politiques de Powys comme à son jugement lucide sur le modèle dominant d'une société régie désormais presque tout entière par des impératifs marchands, niant et étouffant—au besoin en l'asservissant à des principes moraux—le libre jeu de la création artistique. Que pourrait-il écrire du monde dans lequel nous vivons aujourd'hui ? Je me suis promis, en tout cas, de lire *L'Âme de l'homme sous le socialisme* d'Oscar Wilde.

Bien amicalement.
Fabrice.

Suspended Judgments translated...

ON SATURDAY 15 OCTOBER a book signing took place at the Gwalarn bookshop in Lannion for *Jugements Réservés*, the above-mentioned translation, at the same time as for *Les sœurs Brontë*, a book about the youthful development of these remarkable young women, in the presence of its author, Stéphane Labbe and of your servant. A great success for Stéphane, somewhat less for my translation, with only one copy sold! However, several copies had already been sold on amazon.fr to interested readers, previously unknown to me but to whom I then wrote. Among these, M. Fabrice L'Official replied with the following letter which to my mind is worth reading:

Les Sables d'Olonne, 8 October 2016

Dear Jacqueline,

I wish to express my gratitude to you for having allowed me, thanks to the fine and precise translation you have given of it, to discover and appreciate *Jugements Réservés*, which I have finished reading today; charmed, enthused, moved at times by a voice, by turns clear-sighted, sharp, or ironical, appearing behind every one of his brief essays in which Powys, running counter to academic literary criticism, manages to seize in a few pages the very essence of literature: for it is less the perfection of a work of art which appeals to him, than the effect it has on the reader, its active power which transforms us by modifying and enriching our judgment, not only on books but on life. That he chose at times, i.e. for Voltaire or Rousseau, to brush aside large sections of their work, in order to narrow his analysis to man is quite revealing, and I much appreciated that starting from one of the authors, the reader finds himself following unexpected paths along which Powys leads him away from the enclosed field of literature to some superb passage where the memory of a first reading almost invariably brings him back towards nature. Such movements, escaping from—or reverting to—the original landscapes reveal a space behind words and it is, I believe, through this poetical and metaphysical opening (ever present in his novels and his essays) that Powys creates anew the link, so rare, between literature and the real world. In more than one aspect, the judgment of Powys seemed to me to have an affinity with Chinese thought, whether it be in this intimacy with nature or in overcoming apparent contradictions: there is something of the taoist in this Welshman.

On a different plane, I also appreciated Powys's esthetic and political views as well as his perceptive judgment on the prevailing model of a society almost totally governed these days by commercial constraints, denying and smothering—if necessary by enslaving it to moral principles—freedom in artistic creation. What would he write about the world in which we live today? I promised myself, at any rate, to read Oscar Wilde's *The Soul of man under socialism*.

All good wishes
Fabrice

Les frères Powys: liste des titres publiés en français (28 août 2016)

John Cowper Powys

Autobiographie
tr. M. Canavaggia
Gallimard - Monde Entier, 1965

Camp Retranché
tr. M. Canavaggia
Grasset - Cahiers Rouges, 1988

Comme je l'entends
tr. R. Pépin, préface Francis Powys
Seuil, 1992

Dostoievski
tr. G. Villeneuve, Introd. M.-E. Nabe
Bartillat, 2001

Esprits-Frères (Lettres Choisies)
Sélection et tr. C. Poussier
Corti, 2001

Givre et Sang
tr. D. de Margerie et F-X. Jaujard
Seuil - Points, 1973

Jugements Réservés
tr. J. Peltier, préface M. Henderson-Peal
Penn Maen, 2016

Jugement Suspendu sur Oscar Wilde
(Suivi de *L'Âme de l'Homme sous le Socialisme* par Oscar Wilde)
tr. C. Lieutenant
La Thalamège, 1986

L'Art de Vieillir
tr. M.-O. Fortier-Masek
Corti, 1999

L'Art d'Oublier le Déplaisir
tr. M.-O. Fortier-Masek
Corti, 1994

L'Art du Bonheur
tr. M.-O. Fortier-Masek
L'Âge d'Homme, 1984

La Fosse aux Chiens
tr. D. Mauroc
Seuil, 1976

La Religion d'un Sceptique; suivi de ‘Anatole France’
tr. J. Coppel
Corti, 2004

La Tête qui Parle
tr. B. Géniès
Flammarion, 1987

Le Hibou, Le Canard et—Miss Rowe! Miss Rowe!
tr. C. Lieutenant
La Thalamège, 1986

Le Hibou, Le Canard et—Miss Rowe! Miss Rowe!
tr. C. Poussier et J. Peltier
Atelier de L'Agneau, 2007

Le Sens de la Culture
tr. M.-O. Fortier-Masek
L'Âge d'Homme, 1982

Les Enchantements de Glastonbury
tr. J. Queval
Gallimard - Biblos, 1991

Les Montagnes de la Lune
tr. M. Tran Van Khaï
Minerve, 1991

Les Plaisirs de la Littérature
tr. G. Joulié.
l'Âge d'Homme, 1995

Les Sables de la Mer
tr. M. Canavaggia
Christian Bourgois, 1982

Morwyn
tr. C. Malroux
Veyrier, 1978

Owen Glendower, 2 Vol.
tr. P. Reumaux
Phebus, 1996

Petrouchka et la Danseuse (Extraits du Journal de Powys)
tr. C. Poussier et A. Bruneau
Corti, 1998

Psychanalyse et Moralité
tr. J. Coppel
Puf, 2009

Rabelais
Introd, tr. et notes de C. Lieutenant
La Thalamège, 1990

Rodmoor
tr. P. Reumaux
Seuil, 1992

Tout ou Rien
tr. F.-X. Jaujard et G. Villeneuve
Minerve, 1988

Wolf Solent
tr. S. Nétillard
Gallimard - Monde Entier, 1967

Wood and Stone
tr. P. Reumaux
Phebus, 1991

Ulysse de James Joyce; une Appréciation
tr. et préface P. Blanchon
La Nerthe, 2013

Llewelyn Powys

L'Amour, La Mort
tr. M.-C. Simian
Isolato, 2008

Des Rats dans la Sacristie
tr. P. Reumaux
Isolato, 2008

Gloire de la Vie
tr. P. Reumaux
Isolato, 2008

Peau pour peau
tr. P. Reumaux
Isolato, 2008

Rire Noir
tr. C. Armandet et A. Bruneau
Les Perséides, 2012

Souvenirs Terrestres
tr. P. Reumaux
Isolato, 2012

Theodore Francis Powys

Le capitaine Patch
tr. H. Fluchère
Gallimard, 2002

De Vie à Trépas
tr. M. Canavaggia
Gallimard, 1999

Dieu et Autres Histoires
tr. P. Reumaux
Phebus, 1999

En Douce Dans Un Coin
Préface et tr. P. Reumaux
Anabet, 2010

Le Bon Vin de M. Weston
tr. H. Fluchère
Gallimard, 1986

Le Fruit Défendu
tr. P. Reumaux
L'Arbre Vengeur, 2006

Œuvres jointes

Correspondance Privée (Correspondance Henry Miller-John Cowper Powys)
tr., présentation et notes Nordine Haddad
Critérion, 1994

Confessions de Deux Frères (John Cowper Powys, Llewelyn Powys)
tr. C. Poussier
Granit, 1992

Extraits traduits d'autres Œuvres
(avec d'éventuelles études critiques)

Granit Automne / Hiver 1973 (John Cowper Powys)
Granit, 1973

Plein Chant 42-43 (John Cowper Powys)
Plein Chant, 1988

Scènes de chasse en famille (John Cowper Powys, Llewelyn Powys, T.F. Powys, Philippa Powys)
Librairie E. Brunet, 2003

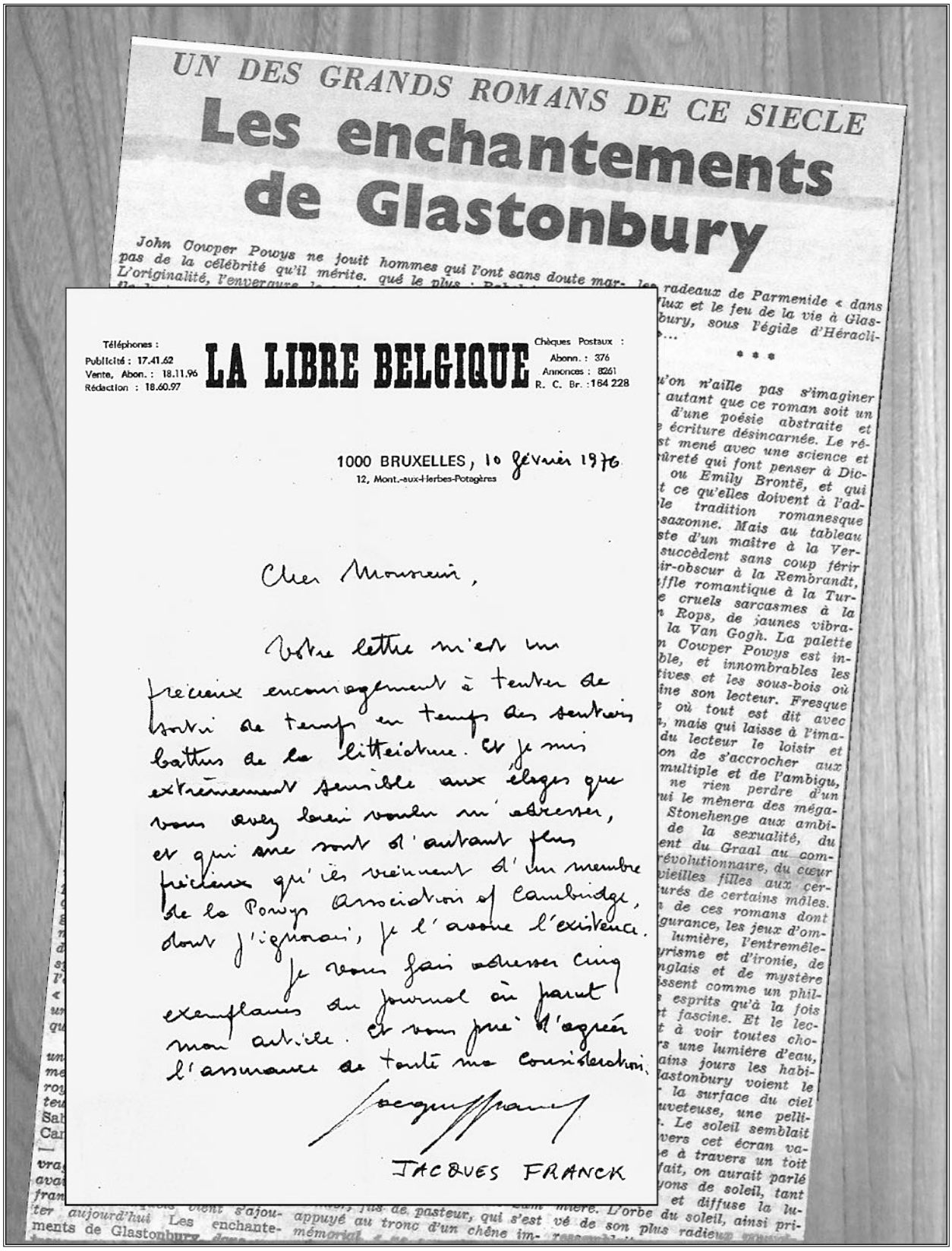
Autres

Toits Pointus de D. Richardson (précédé de 'Dorothy Richardson' de J.C. Powys)
tr. P. Leyris
Mercure de France, 1965.

Réponse de Jacques Franck à J.-P. De Waegenaere qui avait félicité le journaliste pour son article sur *Les Enchantements de Glastonbury* paru en 1976 (cf. p.31).

oooooooooooooooooo

Jacques Franck's reply to J.-P. De Waegenaere who had congratulated him for his article on *Les Enchantements de Glastonbury* published in 1976 (cf. p.30).



UN DES GRANDS ROMANS DE CE SIECLE

Les enchantements de Glastonbury

John Cooper Powys ne jouit pas de la célébrité qu'il mérite. L'originalité, l'envergure

hommes qui l'ont sans doute mar- qué le plus

radeaux de Parmenide « dans lux et le feu de la vie à Glas- bury, sous l'égide d'Héracli- ...

* * *

u'on n'aille pas s'imaginer autant que ce roman soit un d'une poésie abstraite et écriture désincarnée. Le ré- st mené avec une science et ûreté qui font penser à Dic- ou Emily Brontë, et qui t ce qu'elles doivent à l'ad- le tradition romanesque -saxonne. Mais au tableau ste d'un maître à la Ver- succèdent sans coup férir ir-obscur à la Rembrandt, ffle romantique à la Tur- e cruels sarcasmes à la n Rops, de jaunes vibra- la Van Gogh. La palette n Cooper Powys est in- ble, et innombrables les tives et les sous-bois où ine son lecteur. Fresque où tout est dit avec , mais qui laisse à l'ima- du lecteur le loisir et on de s'accrocher aux multiple et de l'ambigu, ne rien perdre d'un ui le mènera des méga- Stonehenge aux ambi- de la sexualité, du ent du Graal au com- révolutionnaire, du cœur vieilles filles aux cer- urés de certains mâles. de ces romans dont gurance, les jeux d'om- lumière, l'entremêle- yrisme et d'ironie, de nglais et de mystère issent comme un phil- esprits qu'à la fois t fascine. Et le lec- t à voir toutes cho- s une lumière d'eau, ains jours les habi- lastonbury voient le la surface du ciel uveteuse, une pelli- . Le soleil semblait vers cet écran va- e à travers un toit fait, on aurait parlé ons de soleil, tant et diffuse la lu- ter aujourd'hui Les enchante- ments de Glastonbury appuyé au tronc d'un chêne im- mémorial

Téléphones :
Publicité : 17.41.62
Vente, Abon. : 18.11.96
Rédaction : 18.60.97

LA LIBRE BELGIQUE

Chèques Postaux :
Abonn. : 376
Annonces : 8261
R. C. Br. : 164 228

1000 BRUXELLES, 10 février 1976
12, Mont.-aux-Herbes-Potagères

Cher Monsieur,

Votre lettre m'est un précieux encouragement à tenter de sortir de temps en temps des sentiers battus de la littérature. Et je suis extrêmement sensible aux éloges que vous avez bien voulu m'adresser, et qui me sont d'autant plus précieux qu'ils viennent d'un membre de la Powys Association of Cambridge, dont j'ignorais, je l'avoue l'existence.

Je vous fais adresser cinq exemplaires du journal où paraît mon article. Et vous prie d'agréer l'assurance de toute ma considération.

Jacques Franck

JACQUES FRANCK

A note to Subscribers

November 2016

Dear Subscriber,

As I already wrote to you in June 2014, since I began this adventure with you, I have tried to introduce a slightly different tone as compared to the substantial material proposed by the Powys Society. As mentioned in the very first issue in 2001, my aim was to provide means and ways to have fruitful exchanges, to share ideas and meet in a forum of the mind, where Powysians could express themselves on matters related to the extended Powys circle and their numerous works. That first issue of *la lettre powysienne* was devoted to the memory of a great Powysian, Sven Erik Täckmark, *Eric the Red*, and soon, to my great joy, *la lettre* began to attract readers not only from Europe (even from Croatia and Hungary) but also from Japan, Tunisia and of course the United States.

Fifteen years have elapsed since that first issue, which met with approval and encouragements, and I would like here to thank all the readers of *la lettre*, as well as the authors of articles, who along the years helped making it what it has become.

Unfortunately, at this point in time, I have no material available for issue n°32, and the only thing I can do is say that this issue will be delayed until this situation changes for the better. I do not know when or if that will occur, so that I cannot promise a date for delivering n°32, nor for following issues. My original intention maintained up to now of publishing two issues per year is thus of necessity suspended.

Hope springs eternal!

Yours sincerely,

Your editor

ooooooooooooooooooo

Une note aux abonnés

novembre 2016

Chère abonnée, cher abonné,

Comme je vous l'ai écrit en juin 2014, depuis le début de cette aventure avec vous, j'ai tenté d'apporter une note un peu différente par rapport au riche matériau offert par la Powys Society. Comme je l'écrivais dans le tout premier numéro en 2001, j'avais pour but de vous donner la possibilité d'avoir de fructueux échanges, de partager des idées et de se rencontrer sur un forum de l'esprit, où les Powysiens pourraient s'exprimer sur des sujets concernant le cercle élargi des Powys et leurs œuvres multiples. Ce premier numéro de *la lettre powysienne* était consacré à la mémoire d'un grand powysien, Sven Erik Täckmark, *Eric le Rouge*, et bientôt à ma grande joie, *la lettre* attira des lecteurs, non seulement d'Europe (même de Croatie ou de Hongrie) mais aussi du Japon, de Tunisie et bien sûr des Etats-Unis.

Quinze ans ont passé depuis ce premier numéro qui suscita tant d'encouragements, et j'aimerais remercier ici tous les lecteurs de *la lettre*, tous les auteurs d'articles qui, au long des années, en ont fait ce qu'elle est devenue.

Malheureusement, je n'ai aujourd'hui aucun article pour le numéro 32, et la seule chose que je peux faire est de vous dire que ce numéro ne pourra voir le jour que lorsque cette situation s'améliorera. Je ne sais ni quand ni si cela aura lieu, et ne puis donc promettre une date, ni pour ce numéro, ni pour les suivants. A mon grand regret.

L'espoir fait vivre!

Bien cordialement,

Votre 'editor'

Directrice de la publication: Jacqueline Peltier
Penn Maen
14 rue Pasteur
22300 Lannion
e-mail: j.peltier@powys-lannion.net
Abonnement annuel 5,00 € pour 2 numéros
Imprimée par nos soins
Numéro 31, 16 novembre 2016. Dépôt légal à parution
ISSN 1628-1624